
le prolétaire

parti communiste international (programme communiste)

MARXISME ET SCIENCE BOURGEOISE

22

PARTI COMMUNISTE INTERNATIONAL

Ce qui distingue notre parti: La revendication de la ligne qui va de Marx à Lénine, à la fondation de l'Internationale Communiste et du Parti Communiste d'Italie (Livourne 1921); la lutte de la Gauche Communiste contre la dégénérescence de l'Internationale, contre la théorie du «socialisme dans un seul pays» et la contre-révolution stalinienne; le refus des Fronts populaires et des blocs de la Résistance; la tâche difficile de restauration de la doctrine et de l'organisation révolutionnaire, en liaison avec la classe ouvrière, contre la politique personnelle et électoraliste.

CORRESPONDANCE

Pour la France

Editions Programme
3 Rue Basse Combalot
69007 Lyon

Pour la Suisse

Editions Programme
Ch. de la Roche 3
1020 Renens

Pour l'Italie

Il Comunista
C. P. 10835
20110 Milano

Supplément au «prolétaire» n° 444, organe du parti communiste international
Imprimés par nos soins mai 1998. Ré-édition juin 2002

- TABLE DES MATIERES -

	Page
• Présentation	1
• Marxisme et science bourgeoise («il programma comunista» n°21, 1-15 décembre 1968 et n°22, 16-31 décembre 1968.)	3
• Relativité et déterminisme (à propos de la mort d'Einstein) («il programma comunista», n° 9, 7-21 mai 1955)	24
• Religion, science, marxisme («il programma comunista» n°23, 31 décembre 1959-13 janvier 1960)	42

Présentation

Nous avons réuni dans cette brochure quelques textes qui réaffirment les positions classiques du communisme par rapport à la science de la société bourgeoise et à sa prétention d'être une activité pure et désintéressée de quête de la connaissance au service de l'humanité toute entière. Le premier texte, qui donne son titre à la brochure, est un rapport à une réunion de parti qui eut lieu peu de temps avant mai 68; il contient les éléments essentiels de la critique des positions «scientistes» qui sont les fondements du réformisme bourgeois (et qui ont été reprises par l'opportunisme traditionnel) pour qui les progrès de la science et de la technique conduisent nécessairement à l'amélioration de la société et à l'émancipation humaine. Il est également une critique des positions *anti-science*, tout aussi idéalistes que les précédentes, qui firent fureur dans l'après 68. Partant d'une critique justifiée du scientisme et du progrès bourgeois, elles débouchèrent sur des positions encore plus réactionnaires, antimarxistes et anti-matérialistes: utopies d'un «retour à la nature» et d'un abandon de la société capitaliste jusqu'au «relativisme» qui nie par principe la possibilité d'une connaissance objective et universelle de la réalité, etc.

L'article qui suit, écrit par Bordiga lors de la mort d'Einstein entend justement montrer que les découvertes et théories de ce dernier, connues sous le nom de «Relativité» ne constituent en aucune façon un démenti du déterminisme marxiste comme la presse bourgeoise n'a eu de cesse de l'affirmer. L'article montre au contraire que l'oeuvre d'Einstein est une nouvelle et éclatante confirmation de la vision matérialiste dialectique qui permit à Marx et à Engels, en l'appliquant aux phénomènes sociaux, de donner corps à la **science de la révolution**.

Le troisième article, écrit à l'occasion du centenaire de la publication du livre de Darwin sur l'origine des espèces, traite plus particulièrement de la question de la persistance des croyances religieuses, alors même que les scientifiques sont désormais capa-

bles d'apporter des éléments convaincants pour résoudre les «mystères» de l'apparition de la vie et de son évolution, et donc ont enlevé toute crédibilité à l'«hypothèse» de l'existence de Dieu: à la grande stupeur des athées et des anticléricaux bourgeois, ces succès de la science n'ont pas fait reculer l'influence de la religion sur les masses.

La réponse classique du marxisme est que c'est la révolution qui, en faisant disparaître les conditions économique-politiques de l'asservissement des masses, entraînera, en conséquence de ce bouleversement matériel, une émancipation spirituelle des anciens esclaves salariés - et jamais la seule vertu de la diffusion de la culture ou de la bonne parole prêchée aux «ignorants»: c'est au contraire la **classe inculte**, le prolétariat, qui a la tâche de renverser le capitalisme, de jeter les bases de la société sans classes et, ainsi, en émancipant l'humanité, de libérer également la connaissance, la science, de toutes les entraves de la société actuelle en la mettant enfin, comme toutes les autres activités sociales au service véritable de l'**espèce humaine**.

MARXISME ET SCIENCE BOURGEOISE

(«il programma comunista» n°21, 1-15 décembre 1968
et n°22, 16-31 décembre 1968.)

(*Exposé présenté à la réunion générale du parti
des 6-7 avril à Turin et des 6-7 septembre
1968 à Florence*)

Nous n'avons pas l'intention de développer dans ce bref exposé la théorie générale de la connaissance qui est partie intégrante de notre doctrine. Cette question importante devra être traitée une autre fois, à partir de nos textes classiques et en particulier l'**Anti-Dühring** aussi bien que du travail qui a déjà été fait sur cette base. Aujourd'hui nous parlerons seulement d'un aspect particulier et limité de cette question philosophique: la position du marxisme face à la science bourgeoise.

Il est bien évident que pour ce faire, nous **nous** appuyons sur la vision fondamentale du matérialisme dialectique qui comprend le monde comme un processus historique, rejette toutes les catégories immuables et a priori et cherche à saisir les phénomènes naturels et humains dans leur **devenir**. Cette méthode s'oppose radicalement à celle de la philosophie classique qui prétendait découvrir par l'entendement les principes de l'Être, pour ensuite les **appliquer au** monde tant inorganique qu'organique et humain. Engels critique impitoyablement cet idéalisme qui considère les Principes comme des entités absolues, des catégories de l'Esprit, alors que les principes qu'effectivement nous pouvons trouver sont en réalité extraits, abstraits du

monde matériel. C'est bien pourquoi nous pouvons les lui appliquer; même les mathématiques, que certains considèrent comme de purs jeux de l'esprit, ne sont applicables au monde que parce que c'est du monde que nous les avons tirées.

Il y a plus: non seulement tous nos principes sont abstraits du monde, mais notre capacité d'abstraction, notre faculté de construire des représentations abstraites et d'étudier leurs rapports, en un mot notre **raison**, n'est pas une **donnée a priori**, mais bel et bien le **produit** de cette activité d'abstraction. C'est pourquoi il est absurde de se demander si les lois de l'univers concordent avec les «lois de la raison»: il n'y a pas de «lois de la raison» a priori et immuables, notre raison et ses lois sont un produit du monde et de notre activité dans le monde; elles traduisent notre effort pour comprendre, représenter et maîtriser les phénomènes du monde.

Il s'ensuit que la raison n'a rien de stable; tout comme l'homme entier, elle se modifie au fur et à mesure que se modifient les conditions d'existence, les besoins, les activités et les connaissances de l'espèce humaine. Des choses qui étaient «rationnelles» hier ne le sont plus aujourd'hui et réciproquement; de même, dans une société divisée en classes antagoniques, chacune d'elles possède sa propre «rationalité».

Rejetant tout a priori, Dieu, Homme ou Raison, dénonçant la quête vaine de Principes de l'Être ou de Lois de l'Esprit, Engels proclame la **fin de la Philosophie**: ce dont nous avons besoin, ce sont des **connaissances positives** du monde.

Et voici que la Science se dresse, fière et altière, pour déclarer: Vous l'avez dit, il faut des connaissances positives; eh bien, Je suis cette Connaissance positive, alors inclinez-vous devant Moi!

Or nous contestons à la science actuelle ce caractère de science tout court, de connaissance humaine en général. Alors qu'elle se prétend Vérité, sinon éternelle du moins **objective et au-dessus des classes**, nous dénonçons son caractère de classe, nous la qualifions de science **bourgeoise**. C'est cet aspect et ses conséquences que nous voulons étudier ici.

L'OBJECTIVITE SCIENTIFIQUE

La première question que nous devons élucider, c'est justement celle de l'objectivité de la science ; il nous faut préciser en quel sens nous pouvons lui reconnaître l'objectivité, et comment elle peut être science de classe tout en étant objective.

Il faut rappeler tout d'abord que toute connaissance est connaissance **de quelqu'un**. Pour avoir une valeur quelconque elle doit certes être connaissance d'une propriété réelle du monde, mais cela ne signifie nullement qu'elle soit indépendante du sujet connaissant. Ainsi, Engels raillait Dühring qui, affirmant la Souveraineté de la Connaissance, prétendait que la

mathématique des habitants des autres corps célestes ne saurait être différente de la nôtre; Dühring ignorait aussi bien le développement historique des mathématiques, que l'origine expérimentale des axiomes mathématiques (Les mathématiciens sérieux se rendent compte eux-mêmes que leurs axiomes ne tombent pas du ciel ; l'un d'eux s'est amusé, un jour, à chercher ce que devraient être les axiomes géométriques des poissons, si les pauvres poissons étaient capables de faire de la géométrie théorique). Ici aussi il faut se débarrasser des entités idéales, le Savoir, la Connaissance, la Science, que l'idéaliste situe quelque part hors du monde et qu'il essaie vainement d'attraper. En réalité, ce que nous désignons improprement par ces substantifs n'est rien d'autre que **la forme théorique et abstraite de l'activité**. Elle présente donc les mêmes caractères que cette activité, qui est **une relation** entre celui qui agit et ce sur quoi il agit, une relation qui dépend de leurs propriétés respectives tout en les modifiant.

Nous nous intéressons ici à la connaissance humaine, par opposition non pas à la science des habitants des autres corps célestes (que, comme disait Engels, nous n'avons pas l'honneur de connaître) mais à celle des animaux qui ont aussi leurs activités et leurs connaissances. Or l'activité fondamentale de l'homme est l'activité productive: il ne faudra pas s'étonner de retrouver dans la science de la société capitaliste toutes les contradictions du mode capitaliste de production. Nous reviendrons sur ce point plus loin.

Aspect abstrait de l'activité, la science cherche d'abord à prévoir les phénomènes naturels qui conditionnent cette activité, puis autant que possible à découvrir les possibilités et modalités de leur **modification** consciente en vue de buts déterminés. La connaissance du monde que nous cherchons n'est pas une fin en soi, c'est une connaissance **pour agir** conformément à nos intérêts.

Nous pouvons aborder maintenant la question de l'objectivité scientifique. La science est objective en ce sens qu'elle traduit **des propriétés réelles du monde**, des propriétés inhérentes aux objets, indépendamment du sujet (individuel ou collectif) connaissant. Cette objectivité est fondée sur la **méthode** scientifique qui comprend:

a) **l'observation systématique** visant à découvrir les relations entre tel et tel phénomènes. Il faut rappeler l'importance de l'observation systématique **qui**, dans les sciences naturelles, a été reléguée au second plan par l'expérimentation (avec des exceptions importantes comme l'astrophysique, par exemple); c'est que, dans notre science de la société humaine, l'expérimentation systématique est impossible, et **nous** devons nous appuyer sur l'observation et l'analyse des expériences involontaires.

b) **l'expérience systématique**: la modification systématique et fractionnée des conditions dans lesquelles se déroulent tels phénomènes facilite grandement la découverte et la vérification des relations ou lois auxquelles ils obéissent ; elle n'est évidemment applicable qu'à des phénomènes qu'on

peut reproduire à volonté.

c) à partir de ces observations, on cherche à fabriquer un **schéma théorique** qui représente au mieux le plus grand nombre possible de phénomènes. Cette synthèse permet alors de revenir sur l'analyse, de préciser ou de modifier les observations, de prévoir de nouvelles relations à découvrir, bref d'aller plus avant dans l'investigation.

Cette **méthode**, qui présente effectivement le maximum de garanties d'objectivité, ne suffit pas cependant à faire de la science une chose en soi, planant au-dessus de la société. C'est que, contrairement sa méthode, **l'objet** de la science et **son objectif** ne sont, eux, pas objectifs du tout! Ils sont **fonctions des conditions d'existence et des besoins** de l'espèce, de la société ou de la classe qui produit cette science.

Certes on pourrait dire que l'objet de la science c'est l'univers entier et tout ce qui s'y passe. L'univers entier, c'est facile à dire!

Aucune science réelle, (c'est-à-dire en laissant de côté Dieu, qui est omniscient par définition) ne pourra jamais embrasser l'univers dans sa totalité, elle-même comprise, puisqu'aussi bien elle en fait partie! Engels insiste sur ce point : s'il n'y a pas de borne a priori à la science humaine, si nous pouvons prétendre tout connaître, ce n'est que potentiellement, jamais la science ne sera terminée, jamais nous ne saurons Tout. D'ailleurs aucune science n'a jamais cherché tout connaître à la fois: elles procèdent au contraire en **découpant** dans le Grand Tout des petits morceaux, et en cherchant les relations que ces morceaux entretiennent entre eux et avec le reste. Et ce découpage de l'univers, cette détermination des objets dont on s'occupe, ne découlent ni d'un libre choix ni d'un plan scientifique préconçu (par qui?): ce sont les conditions d'existence, **les nécessités naturelles et historiques** qui les imposent. Les grands savants qui ignorent ce fait, qui croient faire de la science pour la science et d'après les lois de la science, montrent par là que, loin d'être libres ils sont si bien déterminés qu'ils ne s'en rendent même pas compte.

Une science peut donc être à la fois objective et une science d'espèce, de société ou de classe. Donnons quelques exemples très simples. La science du cerf qui lui permet de trouver un point d'eau dans la forêt, d'après la nature du terrain et la végétation, est une vraie science objective (sinon il mourrait de soif), mais qui ne saurait en aucune façon intéresser la baleine. De même, le tigre a sa science de la chasse, et se moque pas mal de la science d'ingénieur hydraulicien du castor. La science humaine a beau être plus générale que celles des animaux, elle est d'abord **humaine**. Dans les livres de cuisine on dit que le lapin demande à cuire deux heures, et c'est une vérité expérimentale, objective mais c'est une vérité **d'espèce**; pour le renard c'est une idiotie, et pour le lapin une contrevérité manifeste: il ne demande à cuire ni deux heures ni deux secondes, il ne demande qu'à gambader dans les bois et à faire beaucoup de petits lapins!

Mais la science **humaine** n'est pas simplement humaine; déterminée par les nécessités sociales, elle est inséparable de l'**histoire sociale**; de plus, dans les sociétés divisées en classes antagoniques où une classe détient le monopole des forces sociales de production, les **objets** et les **objectifs** de la science sont dictés par la classe dominante, par les exigences du mode de production qu'elle représente. Dans une société où l'activité productive est déterminée non par les besoins humains mais par les lois de la reproduction élargie du capital il en va de même pour la science, qui voit les objets dont elle s'occupe et les buts qu'elle poursuit déterminés par les rapports capitalistes de production et les rapports sociaux qui en découlent. Bien plus, même la **méthode** scientifique n'échappe pas à la détermination sociale, dans la mesure où l'idéologie de la classe dominante intervient dans le travail de théorisation, ou bien encore impose à la science de considérer comme objets naturels, irréductibles, des produits de l'activité sociale.

ILLUSTRATION SUR QUELQUES BRANCHES SCIENTIFIQUES

Pour illustrer ce qui précède par quelques exemples, nous les choisirons volontairement dans les sciences naturelles. Le contenu de classe des prétendues «sciences sociales» est par trop flagrant. D'ailleurs, ce que nous montrons pour la physique sera vrai a fortiori pour la sociologie.

1) La physique

Il est intéressant de commencer justement par la physique, la reine des sciences exactes, pour montrer que même la plus objective des sciences n'échappe pas à la détermination de classe. L'objet de la physique, la matière inorganique et ses propriétés, est évidemment indépendant de nous, et les lois qu'elle découvre sont objectivement vraies dans la mesure où elles peuvent l'être (sous réserve d'une investigation plus approfondie ou plus générale). Mais les **secteurs** dont elle s'occupe, la **direction** dans laquelle elle se développe, sont manifestement déterminés par les **besoins de la production sociale**. C'est presque une banalité aujourd'hui de dire que, tout le développement de la physique, toutes les découvertes, répondent à une exigence de la production. Et nous ne parlons pas ici seulement des commandes de l'industrie; même l'intérêt désintéressé qu'éveille telle ou telle question, et l'effort que spontanément on lui consacre, dérivent de cet appel social objectif. (A titre de contre-exemple on pourrait citer la découverte de l'électricité par les Grecs; mais cet exemple confirme en fait notre thèse : découverte fortuitement par les Grecs, l'électricité est restée pendant près de vingt siècles un petit phénomène amusant, une curiosité qui ne donnait lieu à aucun travail scientifique, tout simplement parce qu'on ne savait pas quoi en faire; à tel point qu'il a fallu la redécouvrir au XVIIème siècle).

Par contre on voudrait bien oublier qu'actuellement la production est régie par les lois du capitalisme, qu'elle est **production de capital**, et qu'en fin de compte c'est la nécessité d'accroître la production de capital qui **oriente** le développement scientifique. Mais mêmes les savants «désintéressés» sont obligés de s'en rendre compte, bien que d'une façon mystifiée: pour obtenir les crédits dont ils ont besoin pour travailler, ils expliquent au capital qu'il s'agit là d'un bon placement qui donnera demain de gros profits. De fait, tout le débat entre «recherche appliquée» et «recherche fondamentale» n'est qu'un débat entre les exigences immédiates et futures du capital, et tous ces syndicats de chercheurs et d'universitaires se sont placés d'emblée sur le terrain de la rentabilité capitaliste; ils se croient «socialistes» parce que, dégagés de la quête du profit immédiat, ils s'inquiètent du profit futur!

Nous n'étudierons pas ici en détail cette détermination du développement de la physique par la production capitaliste. Mais il y a un point important qu'il faut souligner: Marx et Engels ont prévu, sinon la forme du développement de la physique, du moins **son contenu**, la **direction** dans laquelle il devait se faire; et ils l'ont prévu non pas à partir des lois de la physique, mais à partir des **lois de la production capitaliste**.

Nous insisterons sur ce point, parce qu'un des gros arguments de tous les dépasseurs du marxisme est le suivant: Marx a fait, disent-ils, l'analyse du capitalisme anglais du siècle derniers le capitalisme de la machine à vapeur et du métier à tisser; or nous sommes à l'ère de l'énergie atomique et des cerveaux électroniques qu'il ne pouvait pas prévoir, le pauvre, et du coup, évidemment, tout est changé..

Eh bien si, justement, il les a prévues, ces grandes conquêtes de la science moderne. Il a montré que les lois du capitalisme imposaient:

- la recherche de nouvelles **sources d'énergie**, moins liées à des conditions géologiques locales, plus aisément transportables et plus puissantes que le charbon, toujours plus puissantes; machine à vapeur, électricité, énergie tirée du pétrole, énergie atomique, voilà bien les mots clé qui jalonnent le développement de la physique et de la technique depuis un siècle;

- une **automatisation** croissante de la production; et qu'est-ce d'autre que le développement de la mécanique et puis de l'électronique?

On pourrait nous demander ici: et dans quel autre direction auriez-vous voulu que la physique se développe? Ce serait une question absurde. Elle ne s'est **jamais** posée, et ne se posera jamais réellement. Le fait que nous ne puissions pas imaginer des développements arbitraires de la physique démontre justement que ce développement n'est pas une affaire d'imagination ou de libre découverte.

De façon analogue, on peut montrer que l'essor des moyens de communication (et de la technologie que cela implique) découle de la

nécessité d'accélérer la circulation du capital; que la chimie des plastiques découle de la tendance du capitalisme à s'affranchir des limites naturelles (matières premières) qui entravent son essor, etc...

Bien entendu, Marx et Engels n'étaient pas des prophètes: ils ne savaient pas **comment** cette quête de sources d'énergie toujours plus puissantes et d'automatisation croissante se réaliserait, mais ils savaient qu'elle **devait** se réaliser parce que l'économie capitaliste l'exigeait. Et leur analyse du capitalisme ne s'arrêtait pas à ce qui se passait sous leurs yeux. Elle englobait **tout le développement possible** du capitalisme (qui ne découle pas de la volonté des bourgeois mais des lois de leur économie) y compris sa mise à mort violente par le prolétariat et les caractères fondamentaux de la forme sociale qui doit lui succéder. En particulier, ils ont montré que cette évolution du capitalisme, bien loin de le modifier, tendait au contraire à le rapprocher toujours plus du capitalisme pur; ils répondaient d'avance aux découvreurs de faits nouveaux trop pressés de déclarer caduc ce qu'ils ne connaissent pas: l'analyse marxiste du capitalisme avec toutes ses implications politiques ne peut être dépassée, elle ne peut que devenir de plus en plus vraie!

Mais revenons à la physique. Elle nous offre aussi l'exemple de la branche scientifique où a pourrait sembler paradoxal, mais cela tient au fait qu'en physique la fabrication de grandes des théories générales est relativement aisée (grâce entre autres au formalisme mathématique) et assez avancée. Eh bien, on a vu poindre ces dernières décennies des théories physiques qui reflètent directement l'idéalisme bourgeois. Sans entrer dans les détails, citons :

- La tendance à morceler la physique (qui n'est déjà qu'un petit morceau de la science) en domaines autonomes (domaines cosmique, macroscopique, microscopique, etc ...) ayant chacun ses propres lois le refus de chercher à relier les lois des divers domaines les unes aux autres (l'un de nos camarades a entendu cette anti-théorie exposée par un physicien polonais, ce qui lui a fait dire que c'est la transposition en physique des voies nationales aux socialisme...!).

- Un empirisme de plus en plus théorisé, tendant à réduire la physique à des recettes de cuisine; et encore, cette comparaison fait injure aux recettes de cuisine qui sont le résultat de l'expérience gastronomique millénaire de l'humanité.

- Une tendance qui voudrait démontrer que la nature elle-même pose des bornes à notre investigation.

- Bref, car cette tendance contient toutes les autres, la tentative contradictoire de construire une théorie physique indéterministe pour justifier l'anti-déterminisme de la philosophie sociale de la bourgeoisie.

Il est bien évident que l'introduction de l'idéalisme bourgeois en physique théorique entrave le développement de la physique, même bourgeois. Ecartelée entre le matérialisme dialectique appelé par son objet même et

le mode de pensée bourgeois qui lui est imposé socialement, la physique s'affole comme une boussole qui a perdu le nord.

2) La médecine

Si nous regardons maintenant le cas de la médecine nous voyons que même son objet n'est pas une donnée naturelle: en effet, tant l'homme que ses maladies sont déterminés dans une large mesure par l'ensemble de ses conditions de vie. Ceci est vrai même pour les maladies infectieuses, dans la mesure où la façon dont l'organisme réagit à tel agent pathogène (microbe, virus ...) dépend de l'ensemble de son état et de son plus ou moins bon équilibre. Ainsi, la prolifération de nouvelles maladies peut certes provenir de modifications des micro-organismes pathogènes, mais tout aussi bien d'une modification des défenses de l'organisme.

S'il y a une histoire de la médecine, ce n'est pas seulement parce que les connaissances médicales s'étendent, c'est surtout parce que chaque forme sociale a **ses** maladies et **son** attitude devant la maladie (Pour donner un petit exemple de ce dernier aspect, les Indiens ne réagissaient pas du tout comme nous à la douleur). Bien plus, à l'intérieur d'une société divisée en classes, chaque classe a ses maladies caractéristiques. Nous ne parlons même pas ici des maladies proprement professionnelles (silicose des mineurs, intoxication des peintres par le plomb, etc ...), mais de celles qui découlent de l'ensemble des conditions de vie tant directement matérielles (travail, alimentation, logement, etc.) que psychologiques, c'est-à-dire découlant des rapports que les hommes ont entre eux dans tel mode de production.

Pour nous en tenir à des exemples simples, citons la diminution de la taille moyenne des conscrits au siècle dernier en Angleterre, en France et en Allemagne, et due au développement du capitalisme. A cette époque la productivité du travail était encore faible, et la course à l'accumulation se traduisait par l'exploitation extensive: journée de travail très longue, travail des enfants, alimentation misérable, etc., donc par une usure physique très rapide, qui a non seulement abaissé la durée moyenne de vie des prolétaires mais en a fait une race physiquement sous-développée. (Ceux d'entre ces rabougris qui sont devenus des fermiers américains ont donné en deux générations une race de malabars, prolétarisés à leur tour mais dans des conditions différentes, ceux-ci souffrent aujourd'hui de maux différents.)

Mais, et cela aussi Marx l'a bel et bien prévu, le capital devait tendre à remplacer l'exploitation extensive par l'exploitation **intensive** de la force de travail, la plus-value absolue par la plus-value relative. De ce fait l'usure du prolétariat devient moins directement physique: la durée de vie remonte, la taille aussi (par exemple: la population française est en train de grandir). Mais on voit augmenter considérablement les troubles circulatoires, les troubles digestifs, etc..., et surtout les déséquilibres nerveux avec toutes leurs séquel-

les dus tant à la tension nerveuse du travail que l'anxiété sociale croissante.

D'une façon générale, **la morbidité augmente**. Cela se constate de façon très simple par le fait qu'on fabrique de plus en plus de médecins et d'hôpitaux, et qu'il n'y en a jamais assez; qu'on fabrique de plus en plus de médicaments, plus miraculeux les uns que les autres. Et malgré tous ces médecins et tous ces médicaments, nous nous portons de plus en plus mal!

C'est que, en réalité, le capitalisme voue la médecine à l'impuissance, ou plus exactement lui impose une orientation et un objectif qui rendent ses plus grands triomphes dérisoires. Une médecine qui se respecte devrait avoir pour but de **maintenir l'homme en bonne santé**, de lui conserver ou de lui faire trouver un équilibre satisfaisant. C'était par exemple le but de la vieille médecine chinoise et, contrairement à nous, le mandarin payait son médecin quand il était en bonne santé et cessait de le payer quand il tombait malade. Ce renversement, le fait que dans notre société l'intérêt du médecin c'est que nous soyons malades, montre le rôle que le capitalisme impose à la médecine: celui de **rafistoler l'homme détraqué par la vie qu'il mène**.

Il serait tout à fait faux de croire que c'est une insuffisance scientifique ou une incapacité technique qui empêche la médecine de prévenir et la réduit à essayer de guérir. Ce n'est pas un problème scientifique, mais un problème **social** que la médecine est incapable de prévenir **parce que les conditions de vie des travailleurs sont déjà déterminées par les exigences de la production capitaliste et qu'elle n'a aucune prise sur elles**. Ce n'est que lorsque la morbidité devient telle que la production de capital se trouve menacée (par disparition ou dégradation totale de la force de travail) que le capital tourne la médecine vers la prévention; par exemple, dans le cas des maladies infectieuses à caractère épidémique. Mais, d'une façon générale, la tendance naturelle de la médecine (et des jeunes médecins pleins d'illusions) à la prévention se brise contre les exigences du Capital. Sans être grand professeur, tout le monde sait que l'atmosphère des villes est de plus en plus polluée et empoisonne les hommes; (à Paris, il y a déjà quelques années, à certains carrefours, aux heures de pointe, le taux d'oxyde de carbone dépassait les 3 pour 1000 considérés comme dose mortelle! Sans parler du reste). Tout le monde le sait, et alors? De même, tout le monde sait l'action néfaste du bruit sur l'équilibre nerveux. On a beau le savoir, ça ne change rien.

Il est bien évident que la situation dans laquelle se trouve la médecine bourgeoise **détermine tout son développement**. (Même la branche de la médecine par définition curative, le traitement des blessures, voit son importance relative et absolue déterminée par le mode de production : les accidents du travail aussi bien que ceux de la circulation sont des produits de l'économie capitaliste, sans parler des blessures de guerre!) Le capital lui dit en fait: Moi, je fais davantage de plus-value; **c'est comme ça**, tu n'y peux rien ils sont nerveux, inquiets, cardiaques, ils se détraquent de partout, eh bien

débrouille-toi pour les remettre en état de servir: invente des calmants pour les faire dormir, des pilules pour les faire digérer, des drogues pour leur faire voir la vie en rose; et si leur coeur flanche, essaie donc l'échange-standard, je te fournirai les pièces.

Les greffes de coeur, que la presse a tellement montées en épingle, sont un exemple typique de cette orientation (le la médecine par la société bourgeoise. Socialement incapable de prévenir les maladies de coeur, la médecine ne s'intéresse même pas au problème scientifique de cette prévention; mais elle consacre des trésors de travail et d'ingéniosité à un sinistre bricolage: il faut qu'un homme crève pour qu'on puisse en réparer un autre, et voilà nos médecins (humanistes et moralistes s'il en fut!) sur les routes, à l'affût d'un coeur tout chaud. Dire que ce sont ces tristes triomphes qu'on présente à l'admiration béate des cardiaques en puissance!

Il ne serait que trop facile de donner d'autres exemples de l'orientation imposée par le capitalisme à la recherche médicale, même dans le domaine thérapeutique. Une grande partie des efforts est consacrée à **abrégé** la durée des maladies, pour vite renvoyer le travailleur à la production (les antibiotiques, par exemple) au risque de le laisser mal guérir ou détraquer par un remède de cheval, de sorte qu'un deuxième médicament devra lutter contre les effets néfastes du premier. Mais nous n'allons pas entrer dans le détail des contradictions de la médecine bourgeoise. D'une façon générale, nous pouvons dire ceci: le capitalisme a besoin de travailleurs en état d'être exploités, mais cette exploitation même les détraque. Voilà la contradiction dans laquelle est coincée la médecine sous le capitalisme et qui la détermine toute entière.

3) La diététique

Nous insisterons sur cette branche de la médecine, parce qu'elle est particulièrement importante, bien que presque inexistante aujourd'hui. **Pourtant est un fait** universellement admis que **nous mangeons mal**. Nous parlons ici des pays pleinement capitalistes, et non de ceux que le développement du capitalisme mondial avec toutes ses contradictions voue la famine chronique.) Périodiquement, les Académies de Médecine lancent des cris d'alarme, en même temps que se multiplient les charlatanismes d'alimentation vitalistes ou autre; et les médecins nous prescrivent toutes sortes de régimes pour toutes sortes de maladies, régimes fluctuants et souvent contradictoires, qui semblent relever de la mode plutôt que de la science.

Ce n'est pas étonnant qu'il n'y ait pas, aujourd'hui, une véritable science de l'alimentation. Là encore, ce n'est pas parce que c'est une science difficile. C'est vrai que c'est une science difficile que de trouver l'alimentation optimum, celle qui assure à l'espèce le meilleur équilibre et le meilleur développement dans des conditions données (Par exemple, il n'est pas du tout

évident que les yaourts qui assuraient, paraît-il, la longévité des paysans balkaniques, correspondent aux besoins des habitants de New York.). Mais la vraie raison n'est pas là. S'il n'y a pas aujourd'hui une science de l'alimentation, **c'est qu'on ne la cherche même pas**, parce qu'elle ne servirait à rien. En effet, **ce que nous devons manger est déjà déterminé par les lois de la production capitaliste**. Le capitalisme ne demande à la science que d'en savoir assez pour empêcher les excès dévastateurs qui le priveraient de sa main-d'oeuvre. Pour le reste, c'est l'économie qui décide!

Ainsi, par exemple, Marx a montré que la culture de la pomme de terre s'est généralisée en Europe **parce qu'elle** permettait de nourrir les prolétaires à meilleur marché que le blé et donc d'abaisser les salaires. Mais si une nourriture bon marché reste un des buts du Capital (et les paysans français aux prix de revient trop élevés sont en train de l'apprendre à leurs dépens!) il s'y en ajoute un autre, dans la mesure où la production agricole devient elle-même capitaliste: la nécessité **d'accélérer la rotation du Capital dans l'Agriculture**. Nous avons montré que c'est là la cause de ce phénomène qui accompagne le développement capitaliste: l'accroissement de la consommation de produits d'origine animale (viandes, laitages, poissons) au détriment des céréales dont les cycles de production sont plus longs et difficiles à modifier. De même, les cultures maraîchères en serre se sont énormément développées ces derniers temps, et précisément dans les pays où l'agriculture est le plus capitaliste. Si à Paris on mange en plein hiver des laitues fraîches de Hollande (ou de Beauce, maintenant), c'est pour faire tourner plus vite le capital investi dans la salade.

Est-il bon pour l'homme de manger de la salade verte (insipide) toute l'année? De se gorger de poulets (gélatineux) et de fromages (mal fermentés)? Personne n'en sait rien, et le capital n'en a cure! C'est même une question que la science bourgeoise **ne peut pas se poser**, dès lors que c'est la **rentabilité** qui détermine la production et la consommation alimentaire.

Cette détermination est si manifeste, que même les savants finissent par la découvrir. Nous avons sous les yeux un article du directeur honoraire d'une grande école vétérinaire française, qui s'effraie des modifications qu'on fait subir aux espèces animales sans pouvoir peser les conséquences qui en résulteront pour l'homme: on produit des porcs qui ont deux côtes de plus, des jambons énormes (à mauvaise texture) un foie hypertrophié et un estomac (inutiles... en charcuterie!) atrophié, des veaux qui ont des fesses (l'escalope!) si grosses qu'ils ne peuvent sortir de leur mère, à tel point que dans certains élevages on accouche toutes les vaches par césarienne;

- on accélère la croissance par toutes sortes de drogues, antibiotiques, hormones, etc... et ainsi de suite. Notre vétérinaire explique très clairement que tout cela est dû à **la course à la rentabilité** et à rien d'autre. Mais qu'y peut-il, qu'y peuvent les grands savants? Rien! Ils ne peuvent que faire le travail que le capital leur demande, quitte à pleurer de temps en temps.

Entendons-nous bien. Nous ne reprochons pas au capitalisme de modifier les espèces naturelles. Rien n'est plus loin du marxisme que de prêcher le retour à un état naturel ou à une alimentation naturelle): ce sont là des formules sans signification aucune. La pomme que Eve a tendue à Adam était peut-être naturelle (ou divine?!), mais depuis que l'homme est sorti du stade de la simple cueillette, il a travaillé à modifier toutes les données naturelles. Mais il faut voir dans quel sens opère l'action de l'homme sur la nature et **ce qui la dirige**. Pendant des millénaires les hommes ont cherché une bonne alimentation; ils l'ont cherchée là où ils étaient et avec les moyens dont ils disposaient; à force d'expérience ils étaient arrivés à des résultats qui n'étaient certainement pas définitifs, mais qui présentaient un minimum de garanties d'innocuité. La science bourgeoise bouleverse tout cela avec une capacité d'intervention formidable, mais sans savoir le moins du monde où elle va; tout son travail sur les espèces animales et végétales (comme sur la terre elle-même) est **uniquement** déterminé par la recherche de la rentabilité.

Du coup cette science n'est qu'une science de la rentabilité; socialement elle ne peut même pas se demander sérieusement si c'est bon ou mauvais pour l'homme de manger ce qu'elle lui fait manger. C'est **bon** pour le capital, un point c'est tout. Même si par extraordinaire un génie savait ce que serait aujourd'hui l'alimentation idéale, il ferait figure de charlatan lui aussi, parce que cela ne changerait strictement **rien**. Ce n'est que lorsqu'elle maîtrisera ses propres forces, qu'elle produira selon ses besoins et non plus suivant les lois du capital, que l'humanité pourra entreprendre une véritable science de l'alimentation.

LES CONTRADICTIONS DE LA SCIENCE BOURGEOISE

Arrêtons là ces quelques exemples; nous n'avons pas l'intention de faire une histoire exhaustive de la science bourgeoise. Ce qui nous importait, c'était de montrer à quel point l'idée d'une Science planant au-dessus de la société est loin de la réalité; de montrer que le développement scientifique découle de **nécessités sociales** et, dans la société bourgeoise, de l'inevitable nécessité **d'accroître toujours plus le capital**.

Bien entendu, pour répondre efficacement aux besoins du capital, la science bourgeoise doit être réelle, c'est dire découvrir des propriétés et des lois objectives du monde, elle doit effectivement accroître nos connaissances positives. Mais il arrive à la science ce qui arrive en général aux forces productives et à l'appareil de production, sous la domination du capital; de même que la production qui a pour moteur la production de capital présente, du point de vue des besoins humains, des «excroissances parasites» (inutiles ou nuisibles) de plus en plus grandes, la science orientée par le capital développe des branches qui ne sont intéressantes que pour le capital, et néglige des secteurs essentiels pour l'homme.

Quoique nous sachions pertinemment pourquoi la science bourgeoise pousse dans telle ou telle direction, il nous est pratiquement impossible de dire aujourd'hui quelles connaissances resteront utiles et quelles autres (tout en demeurant vraies) tomberont en désuétude comme cela est arrivé bien souvent dans l'Histoire; ceci tout au moins dans le domaine des sciences naturelles. Ainsi, par exemple, nous savons très bien pourquoi la chimie a cherché (et trouvé) les textiles synthétiques: le capitalisme **doit** essayer de s'affranchir des matières premières naturelles dont la production est liée à des conditions climatiques, des cycles saisonniers, et aussi à des conditions économiques et sociales (pays coloniaux ou semi-coloniaux à monoculture, etc.); il doit chercher des matières premières industrielles produites n'importe quand, n'importe où, au rythme exigé par le marché et à bas prix de revient. Voilà pourquoi nous **devons** porter des vêtements de nylon, tergal, etc...; et le capital se moque de savoir si c'est mauvais pour la peau (respiration, transpiration, etc.) et donc pour tout l'équilibre biologique, du moins tant que cela ne donne pas immédiatement des effets catastrophiques. Mais cela ne prouve pas que c'est forcément mauvais! Ici aussi il faut se garder de tomber dans le naturalisme; d'ailleurs une chemise de laine n'est pas non plus un produit naturel, mais un produit de l'activité humaine, éprouvé par une longue expérience. A trop réclamer la nature on serait vite amené, comme disaient Marx et Engels, à idéaliser l'état où les hommes tout nus grattaient la terre avec les ongles pour trouver des tubercules comestibles. S'affranchissant, pour ses raisons propres, de certaines limites naturelles, le capitalisme en affranchit effectivement l'homme; quant à savoir s'il est bon pour l'homme de se libérer de **ces données naturelles-là**, quant à prévoir où cela va le mener, c'est une question que la science actuelle est socialement incapable d'aborder.

De même, nous ne dirons pas que l'énergie atomique, c'est forcément mauvais. Nous savons bien que ce sont les lois de l'économie capitaliste qui **obligent** la bourgeoisie à généraliser l'emploi de cette source d'énergie sans tenir compte des dangers qu'elle présente et en étouffant les doutes et les angoisses des biologistes. Mais l'énergie tirée de la fission nucléaire est tout aussi (ou tout aussi peu) «naturelle» que celle tirée du premier feu de bois; aujourd'hui son emploi est **exigé par le capital**; ce n'est qu'une fois affranchie des lois du capitalisme que l'humanité pourra essayer de voir si vraiment, compte tenu de toutes ses implications et conséquences, elle est **socialement utile**.

Il y a, par contre, des domaines où nous pouvons faire des prévisions. Par exemple, il est très probable que presque toute la chirurgie dentaire, toute la science ultra-perfectionnée de la réparation des dents sera amenée à disparaître, dans la mesure où l'équilibre général et une prévention judicieuse éviteront leur détérioration. Et lorsqu'on en vient aux prétendues «sciences de l'homme», le tri est vite fait: toute la psychologie, la psychologie

sociale, la sociologie, etc., disparaîtront dans les oubliettes de l'Histoire. Tout simplement parce que leur objet, l'homme de la société capitaliste (homo capitalicus) aura disparu. Sans nous étendre ici sur ces «sciences», citons quand même un exemple. La psychologie sociale (qui prépare aux brillantes carrières de chef du personnel, de rédacteur en publicité, à l'étude des marchés et des «relations (in) humaines» dans l'usine ou à la diplomatie) s'est penchée scientifiquement sur le problème de la productivité des ouvriers. (Comment l'augmenter sans bourse délier!) Et elle a trouvé, par exemple, que le rendement d'un atelier de bobineuses augmente de tant de % si les machines sont peintes en vert tendre (au lieu de gris), s'il y a des fleurs et des tableaux par-ci par-là et si le chef d'atelier (aux belles moustaches viriles) est gentil avec toutes les ouvrières sans jamais accorder de préférence à aucune (sainte émulation). C'est là une vérité scientifique et **expérimentale**, dont dès à présent nous nous foutons éperdument, contre laquelle nous nous battons au besoin, et qui deviendra, dans la société communiste, une stupidité monstrueuse! Revenons aux sciences tout de même un peu plus sérieuses, à celles qui prétendent accroître l'emprise de l'homme sur la nature. Nous avons vu que les plus «objectives» d'entre elles ne se développent que dans les directions où cette emprise sur la nature permet d'étendre la reproduction élargie du capital. Mais même ce développement, exigé par le capital, est entravé par le mode capitaliste de production. Ceci pour plusieurs raisons.

Le fait même de cette orientation déséquilibrée le développement scientifique, le brise en morceaux qui tirent à hue et à dia et le ralentit;

- la lutte (inévitabile) entre la rentabilité immédiate et la rentabilité future accentue ce déséquilibre ;

- l'idéalisme bourgeois imprègne la mentalité des «savants» et contrarie leur travail ; ce fait, déjà relevé par Engels, devient de plus en plus flagrant, comme nous J'avons montré à propos, de la physique;

- enfin la division sociale dit travail, qui a permis autrefois l'essor scientifique, gêne maintenant son essor ultérieur.

Ce dernier point est intéressant parce que c'est un des facteurs qui provoquent les remous universitaires. Le capitalisme demande de plus en plus de science; or la forme dans laquelle s'effectuait la production de science était très en retard sur celle de la production matérielle: tout récemment encore, la science était produite de façon quasi-artisanale et individuelle; ce n'est que depuis quelques décennies que le **travail associé** est introduit sérieusement dans la fabrication de science, entraînant une prolétarianisation des professeurs et autres savants. Ceux-ci deviennent prolétaires dans la mesure où ils ne sont plus maîtres de leurs moyens de production et de leurs produits, mais doivent vendre leur force de travail; bien entendu, ces travailleurs au «prix de revient» élevé et qui lui sont utiles à plus d'un point de vue, le capital ne les ravale pas au rang des prolétaires ordinaires: il en fait des «prolétaires de luxe» (comme il y a des «poules de

luxe»).

Mais cette modernisation, de l'université et de la recherche vient en fait déjà **trop tard**. Au début du capitalisme, l'introduction du travail associé, la socialisation de la production, a permis l'essor des forces productives; aujourd'hui ces forces étouffent dans le carcan des rapports capitalistes. Même la science actuelle, bourgeoise, ne peut plus s'accommoder de la forme capitaliste; son développement demande l'abolition de la division du travail, de la comptabilisation individuelle ou d'usine, de la concurrence, du salariat.

Il suffit de considérer le **noeud** de contradictions que représente, pour la bourgeoisie, la sélection et la formation de cette «élite». Toutes les découvertes géniales de la psychopédagogie se brisent contre la réalité des rapports capitalistes. A les regarder de près, ces grandes découvertes, on s'aperçoit d'ailleurs que ce ne sont que de pâles imitations de choses que nous connaissons fort bien. Depuis longtemps, le Parti pratique la méthode de transmission des connaissances et de développement du travail que les savants éducateurs cherchent à tâtons: dans le Parti, la théorie n'est pas distincte de la pratique; l'enseignement n'est pas distinct de l'activité même; la formation des jeunes se fait sans professeurs, par leur participation au travail collectif; on n'a nul besoin d'exams ou de diplômes pour contrôler ou sanctionner les capacités; chacun contribue au travail selon ses forces et s'il commet une erreur, les camarades le corrigent sans histoire. Mais si le Parti peut conduire son activité de cette façon, qui est à la fois la plus efficace, et celle qui permet à chaque militant de déployer au maximum ses capacités, c'est parce qu'il est un **organe collectif unitaire**; luttant tous pour la même cause, les militants ne connaissent ni concurrence ni arrivisme; ils ne recherchent ni la fortune ni la gloire: leur activité s'impose à eux comme une nécessité historique à laquelle chacun donne spontanément le meilleur de lui-même.

Le fait que ce mode de fonctionnement hante (sans qu'ils le sachent clairement) bon nombre de réformateurs de l'université, confirme simplement cette thèse marxiste: à partir d'un certain degré de développement les forces productives se révoltent contre la forme capitaliste et **appellent objectivement** la forme communiste. Mais comme il est impossible d'introduire «par petits morceaux» le communisme dans la société bourgeoise, les idées les plus hardies des réformateurs tournent à l'utopie. Le seul résultat réel de leur agitation c'est d'entretenir l'illusion qu'on peut réformer la société sans la révolution et la dictature du prolétariat; pendant que la réforme effective de l'université se fait dans le sens de **l'accentuation de la concurrence** (pudiquement appelée «compétition», comme s'il s'agissait d'un sport désintéressé!): concurrence pour entrer dans la catégorie «de luxe», pour s'y maintenir et y avancer, concurrence entre les facultés, entre les unités de recherche, etc... Le capitalisme ne connaît pas d'autre moyen de faire

travailler les hommes.

L'OBSCURANTISME SCIENTISTE

Dans les chapitres précédents nous avons vu que la science bourgeoise, loin de planer dans l'éther de la «connaissance pure», est déterminée par le capital et complètement empêtrée dans les contradictions de la société capitaliste. Nous allons voir qu'elle est de plus **une arme de la conservation bourgeoise**.

Ceci tout d'abord parce que le «progrès scientifique» est un des grands alibis de la bourgeoisie. Les maux dont souffre l'humanité sont évidents; ne pouvant nier leur existence, la bourgeoisie s'applique à masquer leurs causes **sociales** et se retranche derrière les forces «naturelles». Alors qu'en réalité les forces productives de l'humanité sont **déjà trop grandes** pour la forme capitaliste, la propagande bourgeoise fait croire aux prolétaires que leurs souffrances proviennent **d'une insuffisance** de la maîtrise de la nature.

Dans un discours de M. Waldeck-Rochet (1) (voir **France Nouvelle** du 17/1/68) on trouve l'exemple type de cette mystification, qui renvoie l'amélioration du sort des prolétaires dans un futur indéterminé au fur et à mesure que les progrès de la science et de la technique permettent d'augmenter la production et la productivité du travail...! Refusant avec horreur la lutte de classe pour le renversement de la domination bourgeoise, ces messieurs du P.C.F. prêchent la soumission de toutes les classes aux impératifs du Progrès, de la science et de la technique **bourgeoises**, dont en réalité les prolétaires n'ont rien à attendre! On voit ici que même les conquêtes les plus sérieuses de la science bourgeoise jouent en faveur du conservatisme capitaliste, en contribuant à cette illusion du Progrès. (De même l'autorité scientifique d'un Einstein ne donnait que plus de force à l'idéalisme petit-bourgeois, démocrate et pacifiste, dont il n'a pu se dégager). De plus, la bourgeoisie tire argument des succès des sciences de la nature pour construire une «science sociale» soi-disant au-dessus des classes, en réalité pour justifier sa philosophie sociale et sa forme de société. Ici les contradictions de la pensée bourgeoise (reflets des contradictions sociales) éclatent:

- dans la science de la nature la bourgeoisie a accepté **en fait** le matérialisme dialectique, sinon, il n'y aurait pas eu de science et pas d'essor de la production ;

- dans la science de la société, **elle ne peut l'accepter**, car il implique sa mort.

Pour camoufler cette contradiction, la bourgeoisie a joué sur une

(1) Waldeck-Rochet était alors le Secrétaire Général du PCF.

confusion énorme qui se traduit dans le langage par l'ambiguïté du mot «raison». Lorsqu'elle s'est présentée comme la lumière opposée à l'obscurantisme, la Raison opposée aux superstitions, le mot «raison» confondait deux notions différentes: celle de la rationalité du monde et celle d'une Raison immanente et transcendante.

La «rationalité du monde», c'est le fait que les phénomènes et les événements du monde ne sont pas indépendants et incohérents mais liés **entre eux**, qu'il est possible de découvrir ces relations et les lois qui les régissent, de comprendre le monde. C'est tout simplement la notion du **déterminisme**. Dans ce sens, la bourgeoisie n'était nullement novatrice: cette affirmation est aussi vieille que l'homme, et même les animaux la pratiquent, s'ils ne l'ont pas formulée théoriquement. De plus ce n'est nullement un **principe a priori**, mais une conquête permanente: dire que «tout est lié à tout» n'est qu'une phrase creuse (et qui tourne à l'absurde: le lien entre la prise de Jérusalem par les croisés et le récent tremblement de terre en Sicile est extrêmement ténu et indirect!). Ce qui nous importe, c'est de trouver **ce** qui est lié, **comment** et à **quoi**.

Dans quel sens pouvons-nous dire que les «superstitions» sont irrationnelles? Ce n'est pas parce qu'elles nient le déterminisme, mais parce que, faute de pouvoir trouver les vraies causes de tel phénomène, elles tentent de l'expliquer par un faux déterminisme. Ce déterminisme irréel est généralement anthropocentrique, il attribue à l'homme un pouvoir extraordinaire et **sert à des fins sociales**. Ainsi des forces naturelles qui échappaient à la compréhension humaine étaient mises au service d'un certain ordre social. C'est ce que faisait la bible lorsqu'elle expliquait l'effondrement géologique qui a produit la vallée du Jourdain par les vices et turpitudes des habitants de Sodome et Gomorre; ou, plus près de nous, la Sainte Inquisition, en attribuant le tremblement de terre de Lisbonne aux Juifs et autres hérétiques.

La bourgeoisie est d'ailleurs allée un peu trop vite en traitant de superstitions idiotes toutes les connaissances des sociétés qui l'ont précédée. Même les talismans n'étaient pas une chose stupide: le guerrier qui se croit invulnérable ne connaît pas la peur, sa façon de se battre s'en trouve modifiée et souvent aussi l'issue du combat; et l'homme qui est persuadé qu'une pierre magique lui assure une bonne digestion digère effectivement mieux. De plus, la science a très souvent traité de superstition ce qui était en réalité le résultat d'observations séculaires; tel, il y a quelques siècles, ce «savant» qui se moquait des naïfs paysans bretons qui croient que la lune a quelque chose à voir avec les marées. Aujourd'hui encore, la prévision météorologique la plus scientifique n'est guère plus sûre que celle des paysans, fondée sur une longue expérience. Rappelons aussi les deux cas de rupture de barrage, où une vieille expérience condensée dans les noms de lieux (Malpasset, en France) savait que le terrain n'était pas sûr; ignorant la toponymie et sa signification, les savants géologues et ingénieurs ont

construit les barrages juste aux mauvais endroits.

Ce qui ne veut pas dire, évidemment, qu'il faut reprendre toutes les croyances anciennes. Mais même lorsque leur critique scientifique et rationnelle était fondée, elle servait à la bourgeoisie à accréditer l'idée d'une Raison a priori. Au lieu de comprendre la rationalité humaine comme la recherche de l'adéquation **vraie** des moyens à des fins déterminées, elle en a fait un Absolu. Et ce n'est pas par bêtise ni par hasard, mais parce que cette raison abstraite, au-dessus de la société, au-dessus des classes, indépendante des hommes et également accessible à tous, est le fondement théorique de sa philosophie sociale. C'est sur elle que repose le Principe Démocratique, la plus grande superstition de tous les temps, la croyance que c'est la libre expression des libres opinions qui détermine les rapports sociaux et le devenir social. Par la «Raison», la bourgeoisie a simultanément éliminé un anthropocentrisme simpliste (celui qui fait des processions pour faire pleuvoir) et institué et institutionnalisé un anthropocentrisme plus raffiné: celui qui reconnaît les lois de la nature, mais met l'homme en dehors; celui qui pose l'homme comme une Liberté.

Cette croyance qui justifie la forme politique de la société bourgeoise, est une superstition pire que toutes les superstitions antiques. Si les vieux Grecs ont expliqué la foudre ou les ras de marée par la colère de Zeus, ou de Poséidon, on peut dire à leur décharge qu'ils étaient effectivement incapables d'en trouver l'explication véritable. Aujourd'hui que la bourgeoisie prétend expliquer les phénomènes sociaux, et en particulier les (catastrophes qui frappent les hommes, par la superstition démocratique, leur **explication scientifique réelle** est parfaitement accessible à l'humanité. Mais elle n'est pas donnée par une Science abstraite. Elle est donnée par une science qui se présente ouvertement comme **science de classe**, une science qui ne peut être que celle de la classe objectivement appelée à détruire le capitalisme, une science-action, **la science révolutionnaire du prolétariat**. Contre cette science, la bourgeoisie mobilise toutes ses forces, et en particulier sa science. La science pourchasse le petit charlatan qui vend de l'herbe sèche comme remède secret des Aztèques contre ceci ou cela; et certes ce petit escroc exploite pour son profit personnel les souffrances des hommes et l'impuissance de la science bourgeoise. Mais il est parfois plus efficace et toujours infiniment moins dangereux que le **charlatanisme intrinsèque** de cette science elle-même: en se posant comme Science En Soi, en prétendant que c'est une Science abstraite et au-dessus des classes qui doit régler les problèmes sociaux, la science lutte directement contre la prise de conscience révolutionnaire du prolétariat. C'est pour cette raison (et non pour satisfaire les petites vanités) que la bourgeoisie se livre à une telle glorification de la science et des savants: que les prolétaires maintenus par la division du travail dans l'ignorance et l'abrutissement admirent la science et les savants et attendent d'eux leur salut, voilà la bourgeoisie tranquille.

Est-ce à dire que le prolétariat ne doit rien à la science bourgeoise? Ce serait absurde! Le prolétariat doit à la bourgeoisie d'avoir détruit les formes figées de production, d'avoir réalisé (sur son dos) cet essor des forces productives **qui le pose objectivement devant la nécessité de sa révolution**, qui rend le communisme possible et nécessaire. Cet aspect historiquement révolutionnaire du capitalisme se retrouve bien entendu sur le plan théorique: la science bourgeoise a eu aussi sa phase révolutionnaire, qui a consisté en la démonstration de **l'historicité** de la nature. Deux grandes étapes la marquent (nous mettons des noms pour faciliter le repérage):

- Galilée et Kant: de la négation du mouvement absolu et de l'univers géocentrique à l'établissement de l'historicité du système solaire;

- Lamarck et Darwin: démonstration de l'évolution des espèces vivantes et approche des lois qui régissent cette évolution; origine de l'espèce humaine.

Voilà les grandes conquêtes de la science bourgeoise. Arrivée devant l'homme, elle tourne court. La troisième étape, la démonstration de l'historicité des formes socio-familiales et des lois qui régissent leur évolution par Morgan, sort déjà du cadre de la science bourgeoise.

De fait, la science bourgeoise n'a jamais accepté le travail de Morgan ; aujourd'hui, on ne se contente pas de l'ignorer, tout le travail de l'ethnologie tend à cacher le grand **tronc historique** mis en évidence par Morgan, sous les petits rameaux divergents; l'approfondissement des détails ne vise qu'à briser ou escamoter l'unité de la voie maîtresse du développement historique et ses lois. C'est que si elle peut accepter l'historicité et le déterminisme **dans la nature**, la bourgeoisie ne peut pas les accepter pour la société humaine. Pour elle, l'histoire n'est qu'une lente sortie des ténèbres vers cet Idéal de Raison qu'est la société bourgeoise. Et plus cet idéal montre sa véritable nature, plus les convulsions sociales deviennent violentes, plus la bourgeoisie repousse avec horreur ce déterminisme qui annonce sa mort et se réfugie dans la superstition.

Le travail de Morgan marque la fin de la phase révolutionnaire de la science bourgeoise: fait sur la lancée de cette science il la dépasse et rejoint la science prolétarienne qui était née entre temps en Europe. C'est peut-être le seul travail scientifique sinon au-dessus des classes, du moins entre deux classes; mais il ne pouvait rester dans cette position instable; la science bourgeoise l'a renié, marquant ainsi ses limites; et Marx et Engels ont vu tout de suite qu'il s'insérerait parfaitement dans la science prolétarienne, à qui il apportait une confirmation historique éclatante.

A mesure que la phase révolutionnaire de la bourgeoisie s'achevait, que le Capitalisme vainqueur entraînait dans sa phase d'expansion, puis commençait à pourrir, la science bourgeoise devait suivre une évolution parallèle. Elle ne pouvait que se développer suivant les besoins du capital tout en reculant sur le plan des principes, placer sa rationalité au-dessus des classes et se

prétendre investie du salut de l'humanité. Cette science abstraite n'est plus aujourd'hui qu'un **opium du prolétariat**, et il n'y a rien d'étonnant si elle fait si bon ménage avec son ennemie d'hier, la religion. La bourgeoisie n'en est plus à chercher la cohérence; dans sa terreur du prolétariat elle utilise pêle-mêle Dieu et la Raison, le Pape et la Démocratie.

LA SCIENCE DU PROLETARIAT

Ainsi, la science bourgeoise, hier révolutionnaire, est aujourd'hui un **obstacle** dressé devant le prolétariat. Elle n'est même plus **que cela**, car nous nous désintéressons totalement des progrès qu'elle peut encore faire. D'une part parce que nous savons qu'elle n'ira pas bien loin, et d'autre part parce qu'aujourd'hui ça n'a aucune importance :

Les problèmes qui se posent actuellement à l'humanité ne sont pas dus à une insuffisance dans la maîtrise des forces naturelles, mais bien au fait qu'elle ne maîtrise pas du tout ses propres forces.

Son emprise sur la nature, sa science et ses forces productives ont échappé à son contrôle, elles sont devenues autonomes sous forme de capital, la dominant et se multiplient à ses dépens d'après les lois du capital. Et il ne s'agit pas là d'un rapport entre l'homme et la machine (que la superstition bourgeoise tend à personnaliser comme les anciens personnalisaient la foudre), et le capital n'est pas pour nous une entité métaphysique. Il s'agit du **rapport que les hommes entretiennent entre eux dans l'activité productive.**

C'est parce que les rapports de production sont fondés sur l'appropriation privée, sur le marché et le salariat, qu'ils ont transformé les forces productives et les rapports de production, provoquant des convulsions sociales que la superstition bourgeoise interprète de façon scientifiquement fantaisiste.

Il s'agit de **révolutionner qualitativement** les forces productives, **par le bouleversement dictatorial des rapports sociaux de production.**

C'est pourquoi le prolétariat, classe objectivement appelée à réaliser cette révolution, renverse l'ordre logique de la science qui voudrait construire d'abord une physique achevée, puis une biologie achevée pour aboutir enfin à une science sociale. Le prolétariat, lui, **part de la science de la société humaine** et lui subordonne toutes les autres. C'est la connaissance des lois du développement social qui seule lui permet effectivement de réaliser cette révolution appelée par l'histoire. Ce n'est qu'après avoir liquidé les contradictions sociales que, devenus maîtres de leur propre force, les hommes pourront reprendre efficacement l'investigation scientifique de la nature. Débarrassée des contradictions du mode capitaliste de production, la science intégrée dans l'ensemble des activités sociales avancera alors à pas de géant.

Pour résumer notre exposé, nous pouvons partir d'une citation de Jules Vallès. Dans un article qui vise à rallier les savants et autres intellectuels à la cause du prolétariat (déjà à cette époque!...), il emploie cette formule: *La Révolution n'est que la marche de la Science en avant*. Or si effectivement, comme nous l'avons vu, l'essor de la science, comme celui de toute activité humaine, passe nécessairement par la révolution communiste, la formule de Vallès ne reflète que trop cet idéalisme bourgeois qui a empoisonné le mouvement ouvrier, français en particulier: en mettant la Science au-dessus de la société il désarme en fait le prolétariat. Il faut retourner sa formule pour la remettre sur ses pieds: **La science d'aujourd'hui c'est la marche en avant de la révolution; c'est la science de classe du prolétariat, la théorie et la praxis révolutionnaires, la doctrine historique et l'expérience des luttes du prolétariat; c'est l'organisation du prolétariat en classe révolutionnaire; en un mot: la science humaine contemporaine se condense dans le PARTI marxiste. Seul le Parti de classe du prolétariat représente, défend et met en action l'unique science qui compte et qui englobe toutes les autres.**

Sur le fil du temps

RELATIVITE ET DETERMINISME

(A propos de la mort d'Einstein)

(«il programma comunista», n° 9, 7-21 mai 1955)

L'OPINION, MATIÈRE MALLÉABLE

Les vastes mécanismes et rouages de «l'information mondiale», toujours tendus et savamment prêts à se jeter sur toutes les grandes occasions propices au commerce de la «nouvelle», avec ses innombrables condiments, bariolages et mises en scène, ont démarré sur un rythme puissant après l'annonce de la mort du grand savant, victime d'une grave erreur de diagnostic médico-chirurgical, alors que rien ne laissait prévoir sa fin.

La matière à déverser était de premier ordre: occasion inespérée; on l'a apprêtée généreusement de tous côtés, sur le ton prévisible et en usant lourdement de tous les lieux communs dont il plaît au public moderne de s'abreuver à l'infini. Dans sa naïveté existentielle (en vérité il faut vivement féliciter cette malheureuse opinion, soi-disant reine du monde moderne, si, au milieu de tout ce vacarme, elle parvient encore à conclure que la seule chose certaine, c'est que tout est sauvé si on se met à lui obéir), le public de tous les pays qui lit, écoute et regarde souvent des règles standardisées, déglutit sa ration d'information et de «culture» comme il le fait pour tout ce que lui propose l'omnipotente publicité, non pour qu'il se désaltère, mais pour le rendre encore plus esclave de sa soif surexcitée.

Le cadavre d'Einstein n'était pas encore incinéré que déjà la grande fanfare scandait son infernal crescendo de banalités frelatées: la plus haute intelligence de l'époque moderne avait fait à cette humanité désespérée le don terrible de la bombe atomique, cause certaine de son extermination;

s'appliquant ensuite à méditer sur cette énorme responsabilité, il s'était répandu en lamentations philanthropiques, et dans son testament spirituel (l'originalité de l'invention est vraiment à la base du style journalistique moderne!), il invoque les panacées morales et le piétisme démocratique pour éviter la ruine.

Grand architecte d'une révolution scientifique - qui fut lancée, en édition de vulgarisation, comme une «banqueroute de la science», la «fin du déterminisme», et donc comme ayant soi-disant fait justice du matérialisme historique marxiste et révolutionnaire - on pouvait bien dans le bourbier contemporain et universel de l'émiettement idéologique et théorique, le faire sortir de son isolement de misanthrope, le faire passer sur la scène politique pour un ami de la moitié «marxiste» du monde, et lui faire réciter avec le mouvement mondial des «communistes» colombophiles et doucereux, l'hymne à la paix la plus vile et la plus impossible, celle que l'on prêche comme découlant de la sainteté générale de l'autonomie de l'individu-personne.

Il n'est pas étrange que le camp rouge, dans cette dispute mondiale autour du meilleur emploi de ce mensonge monstrueux, cherche à utiliser une telle ressource, aujourd'hui que son éclectisme vis-à-vis des principes aux quels il feint toutefois de croire encore (particulièrement en ce qui concerne les liens entre science et philosophie, science et politique), l'a conduit à spéculer sur les approbations, de quelque côté qu'elles viennent, jusque sur la parole du Pape.

Ainsi, celui que la vulgarité américaine prétendait mesurer, avec ses tests de foire de village, comme la plus haute machine cérébrale en fonction dans le monde, celui que le racisme avait élevé au rang de porte-drapeau de ce «peuple élu» qui a donné au monde les plus grands maîtres (Moïse, Christ, Marx et Einstein) finissait au cours de ces dernières comme camelot, en matières sociales, d'idées de quatre sous.

Tout ceci plaît à l'opinion. En ces temps où l'on tente de tous côtés de la revendiquer comme la machine motrice du monde, comme la gouvernante de la société et de la nature physique, elle se montre malléable et molle comme une bouillie, et sait le rester au milieu de tout le savant malaxage du bourrage de crâne. Rien n'est plus maniable et frêle que le comportement du monde libre vanté à l'Ouest, ou celui de la démocratie populaire «à la base» exaltée à l'Est.

L'opinion peut très bien se placer parmi les matières premières de la production moderne, esclave du capital. Elle n'a pas de fibres, elle n'a pas d'innervation; elle n'a pas d'épine dorsale, comme les matériaux de construction classiques; on peut la faire fléchir ou se raidir à volonté dans une direction quelconque: elle est «isotrope»; elle est timide et passive à n'importe quelle température et sous toutes les latitudes. Son pouvoir d'adaptation et sa lâcheté moutonnière à l'époque où nous sommes, ont dépassé tout ce qui était concevable, et fait pâlir les vieilles fables rhétoriques sur l'ignorance

générale et l'obscurantisme des époques révolues.

En tant qu'homme politique, le pauvre vieil Einstein ne pouvait nous faire peur. Mais en tant que représentant éminent d'une phase historique de la connaissance scientifique, est-il un ennemi?

LA «CRISE» DE LA SCIENCE

L'époque moderne, celle que Lénine, à l'échelle historique, a appelée l'époque de l'impérialisme - étape récente du capitalisme - c'est à dire l'avènement de la forme massive, ultra-centralisée et ultra-anti-sociale établie par la doctrine marxiste comme prémisse de sa destruction, est caractérisée par une vague d'autocritique corrosive de la science officielle, idéologie de la classe dominante.

La sûreté, l'orgueil et la marche triomphale de la science laïque dans la période post-révolutionnaire de la bourgeoisie, fondée sur la base somptueuse de la démolition philosophique de la pensée médiévale, ecclésiastique et autoritaire, qui fut dirigée dans tous les pays avancés de l'Europe, avant même les révolutions libérales, par les illuministes, les sensualistes, les criticistes, s'opposent de façon tout à fait évidente aux plus récentes hésitations, aux doutes et à la frénésie de révision des «penseurs» du début du XXe siècle, qui s'épuisent à remettre sur pied les idoles détruites.

Pour nous, marxistes, ceci se relie avec le fait social qu'à l'avènement du libéralisme (qui apparut au monde comme un fait de pensée, dans le domaine philosophique, juridique et politique), les grandes révolutions ouvrent la voie aux rythmes du mode bourgeois de production, qui à sa naissance assume un intérêt de classe et un intérêt social. Par rapport à l'ancien, il garantit plus de services pour moins de tourment social de travail; il augmente la productivité du travail social, et élève à grands bonds la teneur générale de l'activité et des satisfactions. Mais il épuise, en un cycle pas très long, sa phase féconde et croit comme un parasite.

De plus, il y a aussi tout le côté de la bataille de classe, la défense contre-révolutionnaire et la résistance à la théorie du nouveau protagoniste: le prolétariat. Il semble à la bourgeoisie qu'elle a donné des armes à son ennemi - ce qui est vrai - dans la mesure où la nouvelle doctrine se fonde sur le développement des trop audacieuses théories de la pensée bourgeoise à ses origines.

Depuis un siècle, nous, les révolutionnaires du prolétariat, nous revendiquons le déterminisme dans l'histoire, et nous fondons sur lui les lois du déclin de ce système que la bourgeoisie rêvait éternel, et nous anticipons pour elle les funérailles qu'elle dansa et chanta sur les ruines des trônes et des autels.

Un siècle après Napoléon Ier la bourgeoisie renie le blasphème téméraire de Laplace qui avait écrit le théorème fondamental du déterminisme dans

le domaine de la nature: étant donnés toutes les positions et tous les mouvements des particules de matière à un moment donné, nous serons en mesure de calculer mathématiquement leurs positions et leurs mouvements à un instant futur quelconque de la vie du cosmos.

La nouvelle classe dominante vit avec terreur une paraphrase de la prophétie cosmique dans celle, sociale, de Marx: étant donnés les rapports économiques et sociaux entre les classes et leurs contradictions, les mouvements qui firent passer le pouvoir des féodaux aux capitalistes, nous sommes en mesure d'établir les lois du passage futur du pouvoir de la bourgeoisie au prolétariat et de la destruction de la forme économique du capitalisme.

Le privilège moderne et la **pensée** moderne qui, socialement parlant, l'alimente par ses recherches, aujourd'hui où ils ont largement épuisé leur élan vers la conquête du futur et où il leur semble avoir trop détruit ont fait tout ce qu'ils pouvaient pour éloigner d'eux le cauchemar de cette nouvelle palingénésie.

Sur le matérialisme et le positivisme du XVIIIe siècle, non dans le domaine philosophique dont une telle orientation réduisait graduellement l'importance, mais dans le domaine des sciences de la nature, s'abattit une critique (sans doute pas dénuée de profondeur) qui mettait en doute la solidité de la méthode expérimentale et la validité de la recherche scientifique, en reproposant sous une forme modernisée tout le doute antique sur les rapports entre objet et sujet, réalité et expérience, nature et connaissance humaine.

Ce vaste mouvement de nombreuses écoles, de Mach à Bergson, de James à Poincaré, d'Avenarius à Le Roy, etc., reconnaît-il Einstein comme son maître, le compte-t-il comme disciple, s'appuie-t-il sur sa conception physico-mathématique? Aucune de ces thèses n'est exacte, ni chronologiquement, ni théoriquement. Einstein n'est pas le porte-drapeau de l'anti-déterminisme, le champion de la théorie philosophique de l'incertitude ou carrément de l'impossibilité de la connaissance scientifique, ni de la méthode **possibiliste**, connue d'ailleurs par les classiques et dont les lois avaient été étudiées par Laplace lui-même, qui, s'il avait touché à la politique, ne se serait pas contenté de dire: il est seulement très probable que la bourgeoisie et son idéologie s'en aillent au diable.

LES APPORTS D'EINSTEIN

L'oeuvre physique d'Einstein est très complexe. Peut-être la chose la plus notable chez lui fut de ne pas se limiter à un domaine, mais de travailler dans tous avec une puissance de premier ordre du muscle cerveau. Même dans sa vieillesse, il ne reste pas à remâcher un secteur restreint, il ne se perd pas dans les détails, il ne fait pas parade de son érudition, il ne publie pas d'oeuvres monumentales. Dès sa jeunesse il traite les divers secteurs de la

physique, il s'empare avec une capacité de discernement exceptionnelle des résultats essentiels dispersés dans la littérature universitaire moderne et corrompue (à vrai dire moins méprisable il y a un demi-siècle), il élabore ensuite de brèves explications où le problème est réduit à l'essentiel et où sa solution est toujours nouvelle et décisive. Il s'est toujours écarté avec dégoût de la diffusion, divulgation, traduction en langue philosophique, ou pire encore en jargon de vulgarisation ou de demi-culture en ne tolérant guère que quelques unes de ces oeuvres pleines d'innombrables divagations qui poussent comme des champignons, car il avait horreur de toute «extrapolation» (ce que déteste le plus l'homme de science qui n'est pas un charlatan et qu'appréciant le plus les professeurs en 1950) à fondement littéraire, rhétorique, «policier» ou de «science-fiction».

Sa grande et brillante construction de la **relativité Atteinte** établie sur le terrain de la mécanique, le place dans la série des grandes étapes de la voie classique, avec Galilée, Descartes et Newton, dont il poursuit les méthodes et les grandes intuitions.

Bien que les problèmes traditionnels y soient posés de façon encore plus radicale, la théorie de la relativité générale, plus ardue à cause de son appareil mathématique et moins adaptée aux bavardages oiseux, n'a pas, du point de vue de l'histoire de la science, de portée différente.

Il y est relativiste comme l'est la pensée classique moderne anti-théologique: détruire les vieux absolus trop étriqués pour construire de vrais **absolus**, nouveaux et plus valides. Mais ce ne sont plus des absolus dont on part comme d'une prémisse inévitable pour toute conquête, ce sont des absolus qui se méritent, auxquels on arrive, par où on passe. C'est là le chemin de l'oeuvre d'Einstein, qu'il n'a pas suivi, tant que c'était possible, en puisant dans le filon du scepticisme réactionnaire des soi-disant «penseurs» d'aujourd'hui. En fait, il n'est pas allé de l'**absolu** au **relatif**, mais du **particulier** au

Avant, non pas de démontrer à fond, mais au moins de traiter tout cela, il nous faut revenir en arrière, au moins dans la chronique biographique qui est aussi, en vérité, histoire scientifique. C'est avant de donner l'ossature de sa construction géométrico-scientifique qu'Einstein entre dans le domaine de l'optique, siège d'un antique et classique dualisme des théories, depuis les atomistes grecs jusqu'à Newton; ici aussi pour la première fois, il esquisse l'expression mathématique de la nouvelle conception des **photons**, c'est à dire des «grains de lumière», qui sera ensuite développée par d'autres physiciens, comme Planck et Bohr. Ce seront ces physiciens qui appliqueront cette théorie «granulaire» à toutes les formes d'énergie, ce seront eux qui voudront célébrer ce triomphe du «discontinu», dans tous les domaines de la physique comme la preuve philosophique de l'impossibilité d'atteindre la vérité: Einstein, lui, quoiqu'il en soit de ce débat ardu «au plus haut niveau», suivait pendant ce temps une direction toute différente.

Cette lutte dualiste dans l'optique se poursuivit, pour ainsi dire, pour son propre compte, entre la conception **corpusculaire** et la conception **ondulatoire**; après que la première ait semblé triompher, le grand physicien De Broglie (plutôt éloigné de la bande idéaliste) la systématisa en une conception organique, tandis que d'autres physiciens comme Schroedinger et surtout Heisenberg la tiraient dans un sens indéterministe. Einstein, limitons-nous à le dire, resta en dehors de cette mêlée; mais il consacra ses dernières décennies de travail à réaliser une synthèse entre deux groupes de phénomènes, de lois et d'équations qui semblaient inconciliables: ceux qui régissent l'optique et l'électromagnétisme, c'est à dire les formes rayonnantes d'énergie, y compris atomique et nucléaire, et celles de sa mécanique générale. Il annonça avoir atteint son objectif, qu'il résuma dans un sobre tableau de formules: nous nous garderons d'en traiter, celé étant réservé à un De Broglie, mais nous dirons qu'Einstein est mort après l'avoir écrit, non dans le langage indéterministe du **concretum**, mais dans le langage classique du **continuum**.

Au cas où le calcul infinitésimal fondé par Newton et Leibniz, en l'appliquant à la représentation géométrique de Descartes, serait aboli par décret avec toute la mathématique physique de trois siècles, et qu'on retourne au simple compte arithmétique du mystique Pythagore, ce ne serait pas, pour le dire franchement, de la faute d'Albert Einstein.

Ceci dit, et sans aucunement avoir l'intention de faire un nouvel exposé **en prose** de la relativité, peut-être est-il alors plus facile de nous expliquer sur le terrain du déterminisme.

PHILOSOPHIES ET PARTIS

Au sein du mouvement marxiste, la bataille pour «notre» philosophie a toujours été considérée comme vitale. En tant que philosophie le marxisme n'est pas seulement une conception de la société économique et de l'histoire, il est aussi une conception du monde et de la vie sociale et cosmique au sens le plus large. Marx donna à ce sujet des contributions fondamentales, en mettant à leur place les grands courants philosophiques bourgeois: France, Allemagne, Angleterre, Italie (il y aurait une importante étude «de parti» à faire au sujet de Vico, Bruno, Telesio, Campanella, si les partis ne s'étaient pas voués à Loyola et à D'Aquin, penseurs d'ailleurs remarquables). Engels y consacra son oeuvre célèbre contre Dühring, qui est un exemple classique de colmatage de brèches ouvertes avec vulgarité en économie politique et donc aussi en philosophie.

Plekhanov en Russie introduisit l'économie marxiste et la conception marxiste de l'histoire, mais il consacra aussi un travail important à la défense de la philosophie *moniste* (matérialiste en tant qu'elle réduit le dualisme matière/esprit au seul élément matériel) dans le domaine philosophique. Ce

travail, sur lequel Lénine lui-même se forma, était un barrage nécessaire aux inévitables tendances bourgeoises et petites-bourgeoises de la pensée russe d'opposition à l'époque des tsars.

Il est bien connu que plus tard de nombreux marxistes russes, même de gauche, succombèrent au péché d'idéalisme, de volontarisme (qui est anti-déterministe) et s'appuyèrent sur la «nouvelle» philosophie *empiriocriticiste* qui rétablissait la prééminence de la spéculation «dans la tête» sur l'expérience matérielle en présentant de vieilles idées repeintes à neuf; ce fut Lénine qui se retroussa les manches et qui nous donna son oeuvre: **Matérialisme et Empiriocriticisme**. La mise au point effectuée par ce travail est-elle définitive? Si nous lisons l'Histoire officielle du parti bolchévique, cela apparaît certain, comme du reste dans tant d'affirmations staliniennes, qui confirmeront le matérialisme historique, théorie de la société humaine, et le matérialisme dialectique, théorie de la science du cosmos. Cette orthodoxie réduite à l'hortus **conclusus** du combat philosophique, après qu'en matière de science économique et de doctrine historico-politique, il ne reste pas une seule page de Marx, d'Engels et de Lénine qui n'ait été passée au crible de la censure, ne peut que faire sourire. Quelle idiotie serait donc notre matérialisme dialectique si, sacro-saint en philosophie, il laissait juxtaposer les conclusions les plus indéterminées et les plus indéterministes en matière économique, juridique, politique, tactique, et tolérait les hommages les plus excessifs aux pires idéologies bourgeoises: pires que Mach, que Berkeley; nous philosophons ici d'une manière plus vulgaire encore que les adorateurs de Saint Janvier ou que les fidèles de Saint François!

La question qu'on peut nous poser: **Matérialisme et empiriocriticisme** répond-il à Einstein? ne nous tourmenterait pas beaucoup. Mais la question de savoir s'il peut répondre aux autres théories physico-cosmologiques dans lesquelles l'esprit et la transcendance réapparaissent drapeau déployé, avec la prétention d'avoir lié la science physique et cent fois plus encore, la science de l'homme social, à une condamnation sans appel, à l'étroitesse et à l'erreur, voilà une question qui se pose et qu'on ne peut résoudre par une circulaire aux activistes, et à laquelle notre mouvement consacra un autre travail que ces notes occasionnelles.

Les anti-matérialistes ne cessèrent pas de causer des ennuis dans les autres pays européens. Tout Bernstein, le père du révisionnisme, est volontarisme et pragmatisme; en France, l'orthodoxe Lafargue dut se battre avec Jaurès l'idéaliste historique; nous ne parlerons pas des Webb anglais; et en Italie, alors qu'il reste toujours à éplucher un peu la philosophie du cher Antonio Labriola, nous avons été menacés par l'affreux péril d'avoir comme maître en marxisme don Benedetto Croce lui-même, dont l'école a influencé l'ordinovisme subalpin, en raison d'un béguin commun pour l'unité de la patrie.

Comme nous n'avons pas d'ailes suffisantes pour les grandes envolées

cosmiques, et que nous n'envions pas pour autant ceux qui, en se prenant au sérieux, ont volé sur leurs ailes d'oisillons, nous nous contenterons de manier le modeste mètre du militant de parti, pour affirmer que la grande voie de la conception marxiste n'est pas en contradiction avec les résultats des doctrines d'Einstein, pour qui réussit à lire un peu au delà de la page de couverture exposée dans les vitrines.

L'ESPACE ET LE TEMPS

Kant passe pour être, et il est vraiment le fondateur de la pensée moderne. Depuis Aristote on avait jeté sur les épaules du savant la chape de la révélation. Lui, il veut l'enlever pour soumettre toute donnée arbitraire au bistouri de la critique, en redécouvrant et en réécrivant tout. Sans plus refuser d'utiliser les données de l'expérience humaine, il y ajoute le travail d'une tête usine aux nombreux c.v., et il cherche à éliminer tout ce qui est réductible à une donnée antérieure. Après avoir admis que l'efficacité de la connaissance ne réside pas dans la grâce de Dieu qui prodiguerait une partie de son patrimoine infini de pensée, il conclut cependant qu'on doit accepter quelque chose de l'extérieur, qui reste une donnée **a priori**, c'est-à-dire qu'on trouve toute faite. Le bon Dieu n'est plus la source (question surtout de langage: dans celui d'Einstein, Dieu réapparaît), mais de toute façon ce quelque chose se trouve là au fond de la tête par sa vertu propre: c'est pourquoi on dit à l'école, **immanence** et non **transcendance**. Kant s'arrête devant deux données de toute connaissance, c'est-à-dire de toute **expérimentation** sur le monde **extérieur** et de méditation sur le monde **intérieur** (boîte crânienne): les notions premières, les catégories d'**espace** et de **temps**.

Tout le monde sait qu'avec la relativité restreinte, Einstein a réduit ces deux formes à une seule et qu'il a rendu du coup nécessaire un langage nouveau et différent, d'abord dans les formules mathématiques, et ensuite dans le langage parlé courant - ce qui n'est évidemment pas facile.

Mais ce qu'il faut comprendre c'est qu'Einstein n'y a pas été conduit par une exigence *gnoséologique*, c'est-à-dire par une étude sur la théorie de la connaissance humaine, mais bien par une recherche physique, par la nécessité bien différente de donner une forme satisfaisante aux résultats tirés de phénomènes réels, que les théories, les lois, les formules et les équations précédentes n'arrivaient pas à concilier.

Nous allons donner, le plus simplement possible, une idée de la difficulté qui se posait: ce qui nous intéresse, c'est que cette difficulté, comme d'autres, se posait **sur le terrain** de la méthode expérimentale et de la définition des lois **causales**, c'est-à-dire des lois qui permettent après leur découverte de prévoir avec certitude des séries de faits futurs, des événements. Déjà à l'époque de Laplace tout était résolu par la mécanique céleste, la science qui étudie les mouvements des astres, sur la base de la loi de la

gravitation de Newton.

MÉCANIQUE ET OPTIQUE

Cette forme d'énergie qu'est la pesanteur, l'attraction entre les corps matériels éloignés, s'est d'abord laissée réduire en lois, sans que pour autant soit dissipé son «mystère» intime. Qu'est-ce qui communique **l'attraction** réciproque entre deux corps immensément éloignés? Echantent-ils des messages? Des ondes voyagent elles de l'un à l'autre? Dans la façon de parler courante, cette **actio in distans**, cette influence sur un corps éloigné, ne demande que la seule présence, elle ne perd pas de temps pour s'établir.

Mais l'époque moderne a découvert d'autres formes d'énergie, l'électricité et le magnétisme; et le rêve de la physique est de les réduire sous une même norme, avec la gravitation. Ce rêve semblait prêt à se réaliser lorsque Coulomb a énoncé la loi selon laquelle les **charges de pôle opposé** s'attirent, d'une façon identique à la loi de Newton.

Toutefois les choses se compliquèrent quand Hertz et d'autres découvrirent que ces énergies se transmettent dans l'espace sous forme d'ondes électromagnétiques (Marconi utilisa par la suite ces dernières pour la télégraphie sans fil). Cette découverte permit d'assimiler la lumière à ce groupe de faits, une fois prouvé que les ondes électromagnétiques et optiques ont la même vitesse dans le vide, trois cent mille kilomètres à la seconde.

Le terme d'onde implique (dans notre pauvre tête) un milieu qui ondule, comme l'eau ou l'air dans lesquels se transmet un son (fait mécanique bien connu). Le milieu ne se déplace pas, mais il frémit, il tremble, et c'est l'onde qui se transmet d'un point à l'autre. Mais la lumière et l'électromagnétisme se transmettent dans le vide par nature sourd et silencieux. Les physiciens appelèrent **éther** le milieu inconnu dans lequel tous les corps seraient immergés» et qui resterait **immobile** par rapport aux **étoiles fixes**.

Cela donnait raison à Fresnel avec sa théorie ondulatoire de la lumière, contre tous ceux qui, de Démocrite à Newton, avaient assimilé le rayonnement à une suite d'infimes corpuscules qui viennent frapper l'oeil (théorie de l'émission).

Cet éther immobile était **un pas en arrière** par rapport à la pensée gigantesque de Galilée. On lui disait, avec le langage du sens commun auquel était arrivée l'espèce humaine: mais nous **sentons** que la terre reste immobile; quelle sorte d'expérimentateur es-tu donc, toi qui veux nous persuader qu'elle se déplace à une vitesse incroyable? C'est là l'obstacle que Galilée renversa grâce à son principe de **relativité**, principe qui reste vrai dans la théorie restreinte et générale d'Einstein, mais en s'étendant à d'immenses nouveaux domaines.

L'objection de la scolastique officielle, selon la quelle puisque Josué a arrêté le soleil, cela prouve selon les écritures le Soleil n'est pas immobile

mais qu'il se déplace, cette objection n'était pas très gênante. L'Eglise elle-même abandonna l'argument; Galilée ne tenait pas en fait à ce que le soleil reste immobile. Galilée fondait la thèse (sur laquelle s'appuiera Engels dans un but philosophique et matérialiste): l'immobilité est un mot qui n'a pas de sens, seul le mouvement existe. La formule cristalline par laquelle Engels cloue le bec bavard des Dühring se relie à la relativité de Galilée et, si vous avez de la patience, à celle générale d'Einstein: le mouvement est **le mouvement est le mode d'existence de la matière.**

Le principe de la relativité est simple; énonçons le sans aller en chercher les preuves dans les oeuvres classiques de Galilée, en vous faisant voyager sur le pont du navire qui longe la rive, ou en vous faisant jeter votre chapeau dans le fleuve...: *«celui qui se déplace avec tout ce qui l'entoure (système de référence) ne s'aperçoit pas du mouvement; bien plus, il ne peut faire aucune expérience qui lui révèle le mouvement»*

Repos et mouvement ne sont pas des concepts **absolus** mais relatifs. L'immobilité absolue n'existe pas, le mouvement absolu est indéfinissable.

Avec ce concept qui n'est désormais plus contesté par personne, l'hypothèse créationniste avait reçu le coup de grâce; en effet, le chaos primitif, amas immobile de matière dans les ténèbres, est inconcevable. Le cosmos n'a pas de «manette de mise en marche», parce que le cosmos n'est que mouvement.

Mais Galilée pose le principe et le démontra avec une condition limitative. L'impossibilité de définir la direction et la vitesse du mouvement ne vaut que pour les mouvements **rectilignes** et **uniformes**. Je dors tranquille dans l'autobus qui file en ligne droite, mais lors d'un coup de frein ou dans un virage brutal du véhicule, je me sens déplacé et je m'éveille: donnée du sens commun qui semble tout aussi sûre que de tâter la terre du pied et de dire qu'elle est immobile (on raconte que Galilée en sortant de son abjuration forcée tapait du pied en s'exclamant: imbéciles, elle tourne!). Einstein ouvrira les yeux au dormeur de l'autobus: la relativité vaut pour **n'importe quel** mouvement.

ETHER RÉVÉLATEUR?

Il n'est donc pas possible de prouver par des expériences mécaniques **internes** que le lecteur, le journal et la pièce sont en mouvement et d'en connaître la vitesse, étant donné que les vitesses ne sont que relatives à un autre corps déterminé (système de référence) que nous voyons se déplacer par rapport à nous.

Mais avec l'éther, on pourrait alors dire: attendez un peu, si l'éther est immobile, alors on peut trouver par des expériences non plus mécaniques, mais optiques ou électromagnétiques, la vitesse de notre système (pièce, terre) par rapport à l'éther. Étant donné la vitesse de la lumière, si l'éther est

immobile, alors du fait que la terre tourne de Turin vers Milan, un signal optique ou un signal radio doit mettre moins de temps pour aller de Turin vers Milan que dans l'autre sens; en connaissant la différence des deux temps et la distance, je peux trouver la vitesse de la terre.

Mais tout ceci tombe à l'eau. Après avoir fait l'expérience (Maxwell: non pas de Milan à Turin, mais entre des groupes de miroirs et en utilisant les interférences lumineuses), on constata que la vitesse de la lumière est toujours la même, et qu'il n'était donc pas possible d'en déduire le mouvement du système dans lequel on faisait l'expérience. C'est Galilée, le pape de la relativité, qui avait raison.

Maxwell, entre temps, avait étudié à fond la théorie de l'énergie rayonnante. Lorentz résolut, avec ce qui peut-être passer pour un artifice de calcul, le problème qui arrêta Maxwell: ses lois ne restaient pas les mêmes si, au lieu de se contenter d'un système unique, c'est à dire immobile par rapport à l'observateur, on prenait des mesures dans un autre (à partir d'un autre) en mouvement par rapport au premier. Lorentz trouva qu'en compliquant un peu la «transformation» de Galilée, cela marchait.

Galilée passe d'un système à un autre, en mouvement par rapport au premier, en ajoutant ou en retranchant aux distances une même quantité, donnée par le temps et la vitesse relative. Ce n'est pas un puzzle: le passager fait 20 mètres sur le pont tandis que le navire en fait quarante par rapport à la rive. Il en aura donc fait soixante par rapport à un arbre planté sur les berges, avec une vitesse triple.

Lorentz arrive à faire cadrer les choses en diminuant un peu la distance que, moi qui suis sous l'arbre, j'attribue au déplacement du navigateur, et, ce qui est plus étrange, en diminuant aussi le temps que je lis à ma montre.

Avant tout ce résultat éliminait un des obstacles à l'unification des différentes «physiques»; d'un autre côté il posait à une intelligence comme celle d'Einstein, un problème plus profond. Puisque je ne calcule plus avec les formules de Galilée, mais avec celles de Lorentz qui dans la plupart des cas me donnent des nombres très peu différents, mais différents malgré tout, est ce que je ne dois pas commencer à écrire d'une manière très différente, non seulement les formules, mais aussi de les énoncer différemment; est ce que je ne dois pas commencer à de façon différente, prêt à abandonner quelques unes des **règles**, des **lois**, et des fameuses **catégories** de la pensée qui étaient jusqu'ici admises? En posant ce problème, pour la première fois peut être Einstein ne procéda pas en métaphysicien (les catégories de la pensée sont éternelles et immuables!) mais en dialecticien, non en spiritualiste ou en idéaliste (au commencement était la pensée divine, l'idée immanente), mais en matérialiste.

Par dessus tout il procéda selon la méthode **expérimentale**; si l'expérience de Michelson avait donné un résultat opposé, cela ne l'aurait pas gêné pour imaginer. Il imagina donc, comme quelqu'un qui est convaincu qu'il va

trouver des lois causales et universelles, seulement écrites de manière sensiblement différente de celles qu'écrivit Galilée, mais tout autant que les siennes **covariantes**. Covariantes veut dire qui ont la même forme, la même construction pour les divers **observateurs** (nous dirons mieux, pour les divers observateurs dotés les uns par rapport aux autres de mouvements différents). Et il progressa en direction d'une formulation unique contenant la causalité optique et mécanique, ce que, paraît-il, il aurait enfin atteint. On peut rejeter son oeuvre, on ne peut contester qu'elle soit solidement ancrée à une formule **anti-subjectiviste** et strictement **déterministe**.

ADIEU, TEMPS ABSOLU

Chez Galilée, la transformation du temps est très simple: t est égal t' . Les montres marquent les mêmes écarts de temps entre deux événements ou deux passages, qu'elles soient dans le gousset du pilote assis à la poupe, du passager qui déambule ou de l'homme au pied de l'arbre sur la rive. Chez Lorentz Einstein, la même chose arrive si le navire jette l'ancre et si le passager se vautre dans un fauteuil. De Galilée, Kant pouvait déduire l'intuition temporelle **a priori**; la définition de la simultanéité des événements dans tout l'univers, l'heure cosmique étant prise dans le gousset du bon dieu, ou dans l'intuition à accepter sans discussion.

Einstein discuta, non en contre-révolutionnaire de la pensée critique scientifique moderne, mais en plus grand révolutionnaire (relativiste) que Galilée et en plus grand révolutionnaire (critique) que Kant.

Si nous jetons à terre le temps absolu, nous détruirons ce sur quoi l'humanité a toujours juré: ce mystérieux son des cloches qui, en marquant le **présent**, élève une barrière rigide, aussi mouvante qu'infranchissable, entre le Passé et le Futur. Avec cette mémorable bataille, Einstein ne s'inscrit pas dans les deux dégénérescences contemporaines de la pensée bourgeoise qui menacent tant la théorie de la nature que celle de la société. La première est le positivisme, dans sa forme la plus négligée, pour qui la science enregistre ce qui est dans le Passé, et ne veut pas d'autre responsabilité et ne sait rien construire dans le Futur. La deuxième est l'existentialisme trivial et indécent, vers lequel marche une société mère depuis longtemps pour la Révolution purificatrice, une société dégénérée qui ne connaît que le Présent et qui nie les lois et les schémas constructifs non seulement pour le Futur, mais aussi pour le Passé dont se moque au même titre le citoyen intoxiqué.

Après avoir substitué le temps local au temps universel, on peut écrire la mécanique avec des nouvelles formules, mais sur les **mêmes** principes que Galilée, Newton, d'Alembert, avec les mêmes **équations fondamentales**. Ces dernières signent le tournant pris par la philosophie naturelle par rapport à Aristote et à Thomas. Le principe de l'**inertie**, qui est une autre

manière de détruire la distinction entre matière au repos et matière en mouvement (entre matière animée et matière inanimée); le principe de la **quantité de mouvement**, selon lequel un corps sur lequel n'intervient pas de forces ne modifie pas son mouvement; et le principe de la **force vive**, selon lequel un corps accélère, ralentit ou change de direction, seulement quand intervient une force nouvelle, ont une signification historique et sociale et «marxiste» si nous nous souvenons que dans la philosophie aristotélicienne et dans la scolastique, un corps laissé à lui-même s'arrête; il ne continue sa course et ne conserve sa vitesse que si on dépense une force et si on «consume» une énergie pour **le pousser**.

Le changement dans la conception des diverses «grandeurs» de masse, vitesse, quantité de mouvement et énergie, reste le même chez Einstein restreint ou général, et il recèle la modification qui advient du Moyen-Age aux temps modernes.

Ce qui est l'**énergie** dans la physique, dans la sociologie est le **travail**. Dans les vieilles sociétés statiques, on croyait que le travail n'était qu'une malédiction atavique, inéluctable, pour maintenir constante la marche du mouvement historique, la tonalité, le «potentiel» du cours social. Avec la doctrine marxiste de la production du capital nous appliquons au travail le principe énergétique, nous voyons en lui la source de la valeur, l'accumulateur des réserves d'énergie sociale, et nous en déduisons des conséquences révolutionnaires.

MATIÈRE ET ÉNERGIE

Sous le crayon (avant que dans sa tête?) d'Einstein qui réécrit dans sa relativité, spéciale encore, la mécanique classique avec les canons de l'impulsion et de l'énergie, apparaît une nouvelle relation, une nouvelle vérité. De même que dans le mouvement les intervalles d'espace et de temps décrits par un mobile ne sont plus constants quand ils sont vus par des systèmes différents, de même sa masse et son énergie ne sont plus constants à travers les différents systèmes de lecture.

Peut-être que ce sont les deux principes de la science déterministe, la constance des sommes des masses et des énergies, qui s'écroulent? Vieille rengaine. Au contraire c'est l'explication théorique d'autres énigmes apparues lorsqu'on avait découvert les corps radioactifs et d'abord le **radium**, découvert vers le début du siècle par les époux Curie. Ces corps diffusent de l'énergie qui «ne coûte rien» sous forme électrique, thermique, etc. Mais ils perdent lentement de la **matière**, ils diminuent de poids. Ceci concorde avec l'idée que les radiations qui en viennent sont des éruptions de minuscules particules de cet édifice toujours mieux exploré qu'est le complexe de l'atome, qu'on avait cru au début homogène et punctiforme.

La relation entre l'énergie rayonnée et la matière dépensée est celle des

petites formules «magiques» de la mécanique dans la relativité restreinte, issue de passages élémentaires: tout corps renferme une énergie égale au produit de sa masse par le carré de la vitesse de la lumière.

En dégageant de froids symboles ce résultat éblouissant, Einstein n'a fait que contribuer, si nous voulons trouver des significations **philosophiques**, à l'édification du monument au **monisme**. Ou vous laissez le savant à la difficile élaboration «technique» de ses résultats, à la recherche grâce à ses instruments de laboratoire et aux patients calculs mathématiques, ou vous tentez de donner une signification universelle à la nouvelle forme qu'il a donné aux lois naturelles. Si le moindre fragment de la matière la plus froide, la plus inerte, la plus indifférente aux transformations, contient de tels torrents d'énergie, c'est un dualisme qui a été aboli, entre le passif et l'actif, l'agent et le résistant; dualisme qui s'était obscurci depuis que Galilée avait écrit l'égalité entre l'action et la réaction. Une fois disparu le dualisme entre la matière et l'énergie, entre la mort et la vie, qui sauvera le dualisme entre la **matière** et l'**esprit**, qui pourra soutenir qu'il faut soustraire impitoyablement à la recherche d'une science, impersonnelle et non esclave de limites auto-imposées par d'antiques suggestions, le mystère de la sécrétion, par les cellules et les fibres nerveuses, par la contraction des atomes qui les constituent, de l'énergie-pensée?

RELATIVITÉ ÉLARGIE

Nous ne pouvons certes pas suivre le passage ardu de la relativité restreinte à la relativité générale, mais nous nous limitons à continuer sur le thème qu'il conserve l'orientation **objectiviste** de la relativité galiléenne. Les philosophes qui ont effleuré le système d'Einstein pour en tirer la négation de la vérité du monde extérieur, le «relativisme» de toute vision reproductive du monde par rapport au sujet qui observe et qui pense, le caractère arbitraire de toute tentative de description de la nature (comme Tilgher et d'autres), n'ont fait que commettre une gigantesque bévue.

Galilée dit: puisque les lois de la nouvelle mécanique, dans laquelle «ce n'est pas le mouvement qui est fondamental, mais l'accélération», sont vérifiées dans tous les systèmes, nous trouvons une «transformation» d'un système à un autre telle que la loi reste identique. Pour édifier la science mécanique, il sera alors indifférent de se placer dans tel ou tel système, ou **point de vue**.

Pour pouvoir étendre cette universalité de la loi qui lie masse, accélération et énergie, dans un double sens: d'abord en y incluant le phénomène optique, puis en rendant indifférent le fait de se placer dans des systèmes qui se déplacent avec un mouvement quelconque, il écrit de nouvelles formules de transformation.

Il ne touche pas à l'hypothèse de Descartes et de Leibniz, c'est-à-dire

qu'il mesure tout avec des grandeurs variables **graduellement** donc continues, en appliquant donc le calcul infinitésimal et les systèmes de coordonnées. Il demande toutefois aux mathématiques de nouveaux appareils qui peuvent être décrits comme plus **généraux** que ceux d'Euclide: les géométries de Gauss et de Riemann, dans lesquelles le théorème de Pythagore n'est plus valable, mais où existe un théorème formellement semblable et avec des résultats pratiques voisins dans le domaine visible; le calcul différentiel **absolu** de l'italien Ricci.

Comme nous ne cherchons pas ici à voir si Einstein s'est trompé ou non, mais seulement à dire où il est arrivé, et de quel côté de la barricade il se trouve, seules les conclusions nous importent.

Il a trouvé les formules générales de la mécanique de l'univers valables pour un observateur dans un mouvement **quelconque**, mais il a du les exprimer dans un système à **quatre coordonnées**. Il a donc révolutionné l'espace avec le temps, il ne s'est pas contenté des trois dimensions inhérentes à notre conception habituelle, intuitive, de l'espace; mais il a assimilé la variable temps à ces dimensions. La grandeur **temps**, auparavant constante, a été rendue variable d'un point à un autre (comme est variable la distance entre moi qui regarde et le bateau qui s'éloigne). Puis elle a été **fondue** avec les trois autres, lorsqu'on écrit et qu'on calcule selon ce que les mathématiciens appellent une **variété** à quatre dimensions.

Une variété à quatre dimensions est-elle-vraiment **impossible**? Ne nous épouvantons pas et montrons que non. Nous sommes dans un grand service météorologique qui suit la température de l'atmosphère sur toute la Terre. Pour chaque information nous écrivons dans les registres: premièrement, latitude; deuxièmement, longitude; troisièmement, altitude; quatrièmement, température. Puis nous faisons des tableaux, des diagrammes, nous trouvons des **relations** calculables entre ces quatre grandeurs. Nous pouvons aussi imaginer être sur une planète où, hypothèse absurde, la température ne changerait jamais dans le temps. Nous dirions: à telle latitude et telle longitude, à quelle hauteur par rapport au sol relève-t-on une température donnée? Celui qui sait résoudre ce problème, pas du tout «transcendant», opère dans une variété à 4 dimensions.

C'est une grande vérité qu'a écrit de Broglie: «ce n'est pas diminuer le mérite des grands innovateurs que de relever que leurs découvertes se font toujours au bon moment, préparées en quelque sorte par tout un ensemble de travaux précédents. Le fruit était mûr, mais personne n'avait su le cueillir avant.» Et de façon plus déterministe: celui qui l'a cueilli le premier devait lui aussi **mûrir**.

Minkowsky avait déjà décrit le nouvel «univers» à quatre dimensions, l'espace-temps, qu'on avait appelé le **Chronotope**.

Ce qui dans l'univers spatial habituel est le point, dans le nouvel univers est l'événement. Le point est fixé par trois mesures: longueur, largeur,

hauteur; ou mieux, comme par exemple nous l'avons fait plus haut: latitude, longitude, altitude. En ce point aujourd'hui il pleut, demain il fait une tempête, plus tard il fait nuit: la quatrième donnée qui forme l'événement est le temps. La foudre est tombée: information incomplète: à telle latitude, à telle longitude, à telle hauteur au dessus de la mer, tel jour à telle heure et telle minute. Voilà le phénomène ponctuel, dans le chronotope infini.

ESPACE ET MATIERE

Point scabreux! Dans la mécanique de la relativité générale les équations s'écrivent dans un espace-temps **non euclidien**; on a donné l'image suivante: le **réseau** qui trace les diverses **coordonnées** qui nous permettent de faire des mesures, **se déforment**. Et où? Là où dans l'espace se trouve de la matière pesante, c'est là que le réseau droit est altéré par la présence d'un «champ gravitationnel».

D'autres dualismes sont détruits, comme l'avait été celui de l'espace et du temps; le dualisme entre géométrie et physique est éliminé parce que la géométrie, qui est une «propriété de l'espace», dépend de la présence de **matière** et non de propriétés qui se trouvent dans la **pensée**. Une activité mathématique rationnelle qui se serait développée en dehors de l'expérimentation physique n'est rien d'autre qu'une absurdité. En réalité, **la connaissance que possède l'espèce humaine s'est développée par le contact avec la matière et la nature, jamais par le travail autonome de la pensée**. C'est ainsi que les marxistes envisagent les choses.

L'autorité même de De Broglie nous assiste quand nous nous nions que prévaille l'indéterminisme dans l'univers à la Minkowsky. «Dans l'espace-temps tout ce qui pour chacun de nous constitue le passé, le présent et l'avenir est donné en bloc, et l'ensemble de tous les événements pour nous successifs, dont est formée l'existence d'une particule de matière, est représentée par une ligne, la ligne d'Univers de la particule. Cette nouvelle conception respecte **le principe de la causalité** et n'ébranle pas **le déterminisme des phénomènes**»

Dans un système ultérieur d'équations cosmiques (qui, répétons le, sont les mêmes pour les observations faites par un observateur quelconque en mouvement et qui sont écrites sous forme de dérivées, c'est-à-dire qui supposent que les quantités peuvent varier de façon «infinitésimale», évanescence, et pas seulement par quantités très petites, mais finies et dénombrables, comme les électrons, protons, photons, etc.), Einstein est-il arrivé à l'unité de toutes les phénoménologies étudiées par la physique, y compris celles qui pour Planck et les autres indéterministes ne sont susceptibles que d'une description de type statistique et probabiliste? Pour cela il a peut-être utilisé justement la doctrine de De Broglie, qui a concilié corpuscules et ondes, en exprimant le mouvement des particules dotées de charge électri-

que en plus de leur masse et les **quantas** d'énergie, dans un certain sens, à la grandiose enseigne des équations canoniques de l'impulsion et de l'énergie. Limitons-nous à supposer que cela a été consigné dans ses derniers papiers, sur le mystère desquels on voudrait déchaîner une publicité de baraque foraine.

Ne serait-ce pas une grande étape sur la voie du Monisme, de notre conception du monde? Si les formes mécaniques, électriques, magnétiques, de l'énergie, de la matière-énergie (on range parmi ces dernières celles qui tiennent ensemble les ardues constructions atomiques, et qui s'en libèrent lorsque les noyaux sont brisés par des projectiles corpusculaires) répondent à une seule loi, dont se déduit l'orbite de Sirius à des millions d'années-lumière et la trajectoire d'un proton au cœur d'un noyau de quelques millièmes de millimètre, alors Albert Einstein est arrivé bien près de l'assimilation unitaire également de cette forme encore peu remarquée d'énergie vitale que nous appelons pensée.

En faisant non seulement de la matière et de l'énergie une seule substance, mais en abattant la barrière entre substance et forme par sa conception géniale de l'espace déformé par la gravitation, il a en définitive écrit l'identité moniste et matérialiste entre matière et pensée, il a éliminé du monde et de l'homme une âme qui aurait des lois et une théorie originellement indépendantes de celles de la Physique Totale.

L'ESPACE - TEMPS HISTORIQUE

La requête bourgeoise selon laquelle la science n'est possible que dans le cadre des entraves d'une étroitesse constitutionnelle et l'attitude bourgeoise de ne concéder à celle-ci (et avec un scepticisme toujours plus grand) que la description du passé, répondent à la prétention qu'une description du futur historique de la société est impossible; elles expriment la terreur du marxisme et de la prophétie révolutionnaire.

Le déterminisme historique peut se présenter comme la quête des lois propres à une **trajectoire** particulière, qui est la **ligne d'Univers des formes sociales de production**.

Marx lui-même a brisé cet interdit selon lequel il n'y a pas de lois, de science et de puissante certitude de l'avenir; et il a affirmé que la même recherche qui enseigne comment apparaît le capitalisme, permet d'établir comment il succombera et disparaîtra, et donne les axes de la société communiste.

Nous avons si souvent crié aux assoiffés de succès politiques assurés, palpables et contingents, que nous sommes révolutionnaires non parce qu'il nous faut vivre et voir, en contemporains, la révolution, mais parce que nous la vivons et nous la voyons **aujourd'hui** comme un «événement» pour les divers pays, pour les «champs» et les «aires» d'évolution sociale dans

lesquels le marxisme classe la terre habitée, événement déjà susceptible d'une démonstration scientifique. Les coordonnées sûres de la révolution communiste sont déjà écrites, comme solutions valides de lois démontrées, dans l'espace-temps de l'histoire.

S'il faut une preuve que ce ne sont pas les plus grandes intelligences qui guident la vie du monde, nous pouvons la trouver dans le fait que lorsque Einstein voulut scruter l'épais brouillard de l'avenir social humain, il n'aboutit à aucune conclusion véritablement élevée; il retomba dans les formules tout sauf géniales que lui avait transmises un passé rebattu, sans même tenter, lui le puissant iconoclaste de la pensée, d'en briser les misérables filets.

RELIGION, SCIENCE, MARXISME

(«il programma comunista» n°23,
31 décembre 1959-13 janvier 1960)

Le 24 novembre 1859 apparut dans les librairies de Londres un livre qui devait révolutionner les sciences naturelles: **L'Origine des espèces** de Charles Darwin. Il signait une étape dans l'élaboration de la pensée matérialiste moderne dont les vigoureux débuts avaient été l'oeuvre des encyclopédistes français à la fin du dix-septième siècle, et qui devait ensuite connaître son sommet dans l'oeuvre de Marx et dans la doctrine du matérialisme dialectique.

L'importance des doctrines évolutionnistes de Darwin sur le terrain de la connaissance scientifique de la matière organisée vivante est sans aucun doute comparable à celle des Copernic, Kepler, Galilée ou Newton, fondateurs de la mécanique céleste moderne, pour ce qui est de la connaissance du monde physique et de l'univers stellaire. Les découvertes de ces génies de la recherche astronomique devaient conduire aux hypothèses sur la formation des corps célestes et en particulier du système solaire. Depuis l'époque où Kant et plus tard Laplace formulèrent la fameuse hypothèse de la formation du système solaire à partir de l'émission de matière du soleil, les théories cosmogoniques se sont succédées. A chaque fois, elles diffèrent profondément les unes des autres; mais elles ont toutes en commun de s'appuyer sur le principe de l'évolution du cosmos. Les découvertes modernes de l'astrophysique ne permettent pas de douter que les constellations, les étoiles, les planètes, la terre elle-même, ont une «histoire», qui se mesure peut-être en milliards d'années. Les corps célestes ne sont ni fixes, ni éternels: ils sont en perpétuel mouvement. Ils naissent, durent et se transfor-

ment dans l'immensité de l'espace. La matière évolue continuellement. Le monde physique et l'univers stellaire que nous observons ne sont que le stade actuel d'un processus évolutif incontestable, même si, dans l'état présent de notre savoir, nous n'en connaissons pas encore toutes les lois de son développement.

Avant Darwin, l'évolutionnisme cosmique était une grande conquête de la pensée matérialiste; mais il manquait alors une doctrine qui explique de façon matérialiste les lois qui régissent le règne vivant. L'univers apparaissait peuplé de corps en perpétuelle évolution. L'hypothèse de la nébuleuse formulée par Kant en 1755 et perfectionnée ensuite par Laplace avait chassé le mythe créationniste, au moins à l'intérieur des limites du système solaire. Mais il semblait inattaquable dans le domaine de la biologie, et il continuait en définitive à apparaître comme la seule explication des origines de l'homme, homme dont la nature était décrite par la religion comme une contradiction entre matière et esprit, corps et âme. La gloire impérissable de Darwin est d'avoir dévoilé le mystère qui entourait l'origine de la vie sur Terre. **L'origine des espèces** arrivait à gagner à l'évolution le grand règne de la matière organisée vivante; il introduisait le principe dialectique de la transformation dans le domaine de la biologie. Depuis sa parution nous savons que le mouvement éternel de la matière n'est pas seulement à l'origine des corps célestes, mais aussi des formes dans lesquelles se manifeste la vie sur Terre. Le mythe de la création séparée des espèces, animales et végétales, que l'on croyait fixes et immuables, s'est écroulé comme s'était écroulé après Copernic le mythe des étoiles fixes au huitième ciel. Dans la grande conception darwinistes qui rencontra immédiatement l'accord de Marx et d'Engels, le monde biologique qui nous entoure aujourd'hui n'existe pas depuis toujours, mais est le résultat d'une longue et complexe transformation et les espèces animales et végétales vivant aujourd'hui - espèce humaine comprise - sont les descendants d'espèces disparues.

Mais la véritable victoire de la pensée matérialiste ne réside pas tant dans le principe de la transformation des espèces, que dans le fait que la transformation biologique est expliquée par des facteurs absolument naturels. Dans la lutte contre un environnement hostile (provoqué par exemple par un changement climatique), les espèces vivantes sont contraintes de développer certaines fonctions organiques, d'acquérir de nouveaux caractères somatiques qui, transmis héréditairement, finissent par constituer les traits fondamentaux de nouvelles espèces, douées de meilleures défenses organiques et donc, capables de survivre. De cette façon l'évolution du monde inorganique, minéral, est inséparablement liée à l'évolution multiforme de la vie. Comme dit Engels, l'esprit apparaissait comme le niveau le plus élevé atteint par l'organisation de la matière. Le darwinisme représente en ce sens une étape très importante et une bataille remportée par la pensée matérialiste moderne.

Le Darwinisme comblait une grande lacune que la pensée matérialiste avait laissée derrière elle. Les Encyclopédistes avaient déjà atteint des résultats si satisfaisants qu'Engels, un siècle après, pouvait recommander aux social-démocrates allemands de traduire et de publier leurs oeuvres, et que Lénine, suivant Engels, le recommandait aux communistes russes en 1922. Mais à leur époque il manquait les précieux matériaux documentaires accumulés par les recherches géographiques, géologiques, paléontologiques, que Darwin devait interpréter génialement pour y lire l'histoire secrète de la vie sur Terre.

Cependant les matérialistes, auxquels Darwin fournissait une arme formidable dans la lutte contre l'idéalisme et la superstition religieuse, ne surent pas se rendre compte de la raison, apparemment paradoxale, pour laquelle la science avait dû peiner bien davantage pour arracher Dieu de la Terre que pour l'arracher du ciel.

Si à la honte des grands progrès scientifiques réalisés dans l'investigation de l'univers et de la vie, la superstition religieuse continuait à dominer les consciences, ceci devait être expliqué avant tout en analysant de façon matérialiste les origines de la religion. Il fallait démontrer que la superstition religieuse n'a pas son origine dans «l'ignorance des masses», c'est-à-dire dans une condition culturelle, mais dans l'oppression des masses écrasées par le mécanisme de la domination de classe. Le matérialisme devait dire la vérité suprême, à savoir que la superstition religieuse qui subjugue et endort les masses, n'est pas le résultat d'un duel d'idées dans le secret des consciences, mais la seule manière non révolutionnaire de réagir à l'injustice, aux abus, aux délits impunis, au règne de la terreur, inséparablement liés à la division en classes économiques dans la société; et que la victoire de la science sur la religion ne peut être le résultat d'une prédication illuministe, mais la conséquence nécessaire d'une transformation sociale qui fasse disparaître l'effrayante condition matérielle des masses. Cette tâche ne pouvait revenir aux penseurs de la bourgeoisie, mais uniquement à l'avant-garde de la classe qui s'oppose historiquement à celle-ci: au communisme révolutionnaire, au marxisme.

Des doctrines ouvertement matérialistes ont accompagnée à toutes les époques les progrès de la recherche scientifique. Le matérialisme est ainsi né au moment des républiques de la Grèce classique et de Rome. Mais ni les découvertes des grands scientifiques de l'antiquité, ni celles qui jetèrent les bases de la science moderne ne sont arrivées à ébranler la domination de la religion. L'intellectuel bourgeois peut, sans changer son statut social, rejeter la superstition religieuse et embrasser les doctrines athées. Mais pour les grandes masses il est impossible de continuer à vivre dans les atroces conditions imposées par la division en classes et de se libérer en même temps des croyances religieuses. La religion est «l'opium du peuple», l'alcool spirituel, dont les masses ont besoin pour oublier leur condition et apaiser

leur soif de justice. Seul l'ouvrier avancé qui a brisé les chaînes de la résignation et qui se consacre à la lutte contre le capitalisme en embrassant le programme et la théorie marxistes, peut se débarrasser de la religion.

Il n'y a pas d'autre explication possible de la persistance de la religion en dépit des progrès scientifiques.

SUR L'ARC DE CENT ANNEES

Reportons nous un peu aux faits. Au cours des cent ans qui nous séparent de **L'Origine des espèces**, la doctrine évolutionniste a accumulé une quantité énorme de preuves. Les réalisations de la chimie et de la biochimie, qui réussirent à produire en laboratoires des substances organiques présentes dans les organismes vivants, ont complètement démantelé la barrière fictive entre monde inorganique et monde organique, entre le règne minéral et les deux règnes de la vie. Ainsi, avant même la publication du livre de Darwin, Wohler, en 1828, avait réussi à produire l'urée en laboratoire, démontrant qu'on n'avait pas besoin de la «vis vitalis» (le «souffle vital») des créationnistes pour obtenir des substances organiques. Bien plus importantes sont les synthèses réalisées par les biochimistes ces dernières années.

En partant d'éléments comme le carbone, l'hydrogène, l'oxygène, l'azote, le soufre, etc., les biochimistes sont aujourd'hui capables de produire artificiellement les substances organiques qui constituent la base de la matière vivante, des hydrocarbures aux aminoacides. Cela signifie que la science, en partant de substances minérales, peut produire, en se passant du souffle divin, les substances qui constituent les êtres vivants. La science biochimique s'arrête pourtant aux aminoacides, substances qu'Oparine appelle les «briques» de la molécule de protéine: elles se forment rapidement dans un mélange gazeux de méthane, d'ammoniaque, d'hydrogène et de vapeur d'eau. La science n'arrive pas à produire artificiellement les protéines aux structures plus complexes (1). Quand cela sera réalisé, on sera alors rapproché de la production artificielle du protoplasme, la «base matérielle à partir de laquelle se développe le phénomène vital». Le protoplasme, base du corps des différentes bactéries, diatomées, des différents végétaux et animaux, se présente comme une masse grisâtre semi-liquide, mucilagineuse, dont la constitution se compose, en plus de l'eau, surtout de protéines et autres substances organiques et de sels inorganiques. «Le protoplasme n'est cependant pas un simple mélange de toutes ces substances, il a une composition interne très complexe. Les particules de protéine et d'autres substances qui le composent ne sont pas disposées en désordre comme dans une solution, mais selon un ordre bien défini, selon des lois déterminées. L'organisation du protoplasme est telle qu'elle peut rendre possible les transformations chimiques que l'on constate dans l'échange de substance».

La difficulté du passage en laboratoire des aminoacides aux protéines consiste précisément dans la disposition selon l'ordre naturel de centaines d'acides aminés d'espèces différentes. En effet chaque protéine se différencie d'une autre non seulement par le nombre d'acides aminés, mais aussi par l'ordre de ceux-ci dans l'édifice moléculaire. Il faut savoir que les permutations, c'est-à-dire les changements de place, pour seulement dix objets, dépassent les trois millions six cent mille. Et les acides aminés présents dans la molécule de protéine sont au nombre de plusieurs centaines, et de plus de 20 espèces différentes. «Malheureusement - observe Oparine - jusqu'à présent l'homme n'a réussi à établir l'ordre des acides aminés que dans quelques protéines aux structures les plus simples. Mais ce n'est qu'une question de temps, puisqu'en principe personne ne doute plus de la possibilité de reproduire artificiellement les substances protéiques.»

Ce qui compte en fait pour le matérialiste, c'est que les conditions reproduites artificiellement par le biochimiste puissent être imaginées dans le grand laboratoire de la nature. On peut reconstituer par la pensée, sans tomber dans le fantastique, les processus de synthèse qui donnèrent naissance, aux hautes températures régnant à l'époque d'une Terre dégagée depuis peu du soleil, aux carbures et aux hydrocarbures, substances fondamentales de la matière vivante. La science chimique démontre en outre qu'on peut obtenir les hydrocarbures en traitant les carbures par de la vapeur d'eau surchauffée. Eh bien, sur la Terre nouvelle-née, il y a environ trois milliards et demi d'années, les carbures se trouvaient en état de fusion et l'atmosphère était constituée d'une dense couverture de vapeur d'eau bouillante, conditions suffisantes pour la formation de ces hydrocarbures, composés de carbone et d'hydrogène auxquels s'ajoutent, pour les plus complexes, l'oxygène, le soufre, l'azote. Quand, par suite du refroidissement de la planète qui dissipait sa chaleur dans l'espace interplanétaire, la température de l'atmosphère approcha les 100 degrés, les vapeurs d'eau bouillante se condensèrent et formèrent le grand océan primordial. Avec la vapeur d'eau, les hydrocarbures se condensèrent eux aussi, de sorte que les eaux chaudes de l'océan devinrent un immense laboratoire, où les hydrocarbures passèrent des formes simples aux formes les plus complexes. Qu'est-ce qui le prouve? Le fait que dans les laboratoires chimiques on réussisse à obtenir sans l'intervention de forces autres que naturelles, des hydrocarbures complexes: les graisses, les sucres, et, enfin, les aminoacides.

Oparine écrit: «Durant le processus de développement de notre planète durent donc se former, dans les eaux de l'océan primordial, de nombreux composés similaires aux protéines et aux autres substances organiques qui constituent aujourd'hui les êtres vivants. Il s'agissait encore naturellement, pour ainsi dire, de matériaux de construction: ce n'étaient encore que des «briques» et du ciment avec lesquels on pouvait construire l'édifice - mais cet édifice n'était pas encore construit. Les substances organiques se trouvaient

dans les eaux de l'océan à l'état dissous: leurs particules, les molécules étaient disséminées sans ordre dans l'eau. Il manquait encore la structure, l'organisation qui est le propre de tout être vivant».

Le fidéiste pourrait objecter à ce moment que c'est le dessein divin qui dote d'organisation et de structure les particules de substance organique disséminées dans l'océan. Au contraire, la science, bien qu'elle n'est pas encore capable de fabriquer les protéines, a prouvé comment on peut obtenir des associations (qui, dans le langage technique prennent le nom de «coacervats») de substance protéique: les «gouttes de coacervats» obtenues par les scientifiques russes, ont démontré qu'elles avaient la possibilité de remplir quelques unes des fonctions propres du protoplasme, comme la miscibilité et l'échange de substance avec le solvant, et de donner lieu à des processus de création (synthèse) de nouvelles substances. Naturellement le coacervat n'est pas encore la vie; il possède une structure bien moins complexe que celle que l'on observe dans le protoplasme. Mais il montre la voie le long de laquelle la matière brute a pu se transformer, au cours de millions d'années d'évolution, en matière vivante.

LA VICTOIRE DE LA SCIENCE EST DANS LE MARXISME

Il serait utile de continuer à suivre la fascinante histoire de la vie, mais ce n'est pas le sujet de cette note. Ce qu'il est important de souligner à l'occasion du centenaire de **L'origine des espèces**, c'est l'insuffisance du matérialisme non marxiste, son incapacité à combattre victorieusement la religion. Voici une masse énorme de découvertes scientifiques qui battent en brèche le principe de la création du monde à partir de rien; voici reconstituée, évidemment dans les grandes lignes, l'histoire de la Terre et des êtres vivants qui la peuplent sans qu'à aucun moment de cette merveilleuse narration on ait besoin de faire intervenir une puissance surnaturelle! Il semblerait que la religion ait dû disparaître depuis longtemps. Et qu'arrive-t-il au contraire? Un petit nombre de personnes excepté, la grande masse des hommes lui est encore soumise. Voilà un phénomène que le matérialisme non marxiste est incapable d'expliquer.

En célébrant le centenaire de **L'origine des espèces**, le biologiste anglais Julian Huxley a déclaré à l'Université de Chicago, devant deux mille scientifiques, que la religion est destinée à disparaître et «à laisser la place à un nouvel ordre d'idées, à une nouvelle mentalité logique. Dans le cadre de la pensée évolutionniste il n'y plus place ni besoin d'êtres surnaturels capables de modifier le cours des événements. La Terre n'a pas été créée. Elle a toujours évolué, et ainsi l'ont fait tous les animaux et les plantes qui l'habitent, y compris nous-mêmes, les êtres humains, âmes et esprits, comme simples cerveaux et corps. Et il en est ainsi advenu des religions. Elles sont des organisations de la pensée humaine dans son intégration avec le monde

complexe, inquiétant, avec qui l'homme a toujours à faire ... c'est-à-dire le monde externe de la nature et le monde de sa propre nature».

Huxley montre clairement la nature de son matérialisme quand il pronostique que «les religions sont destinées à disparaître dans la compétition avec d'autres organisations de la pensée plus vraies et plus larges». Evidemment, le fait qu'un siècle de confirmations de l'évolution n'ait pas réussi à affaiblir la religion n'a rien appris à notre scientifique. Il ne sait pas appliquer le matérialisme à l'histoire, aux sciences sociales, comme ne savent pas le faire les bourgeois. Lénine l'explique dans un article publié en 1909, mais toujours aussi actuel aujourd'hui qu'il y a cinquante ans:

«Pourquoi la religion se maintient-elle dans les couches arriérées du prolétariat des villes, dans les vastes couches du semi-prolétariat, ainsi que dans la masse des paysans? Par suite de l'ignorance du peuple, répond le progressiste bourgeois, le radical ou le matérialiste bourgeois. Et donc, à bas la religion, vive l'athéisme, la diffusion des idées athées est notre tâche principale. Les marxistes disent: c'est faux. Ce point de vue traduit l'idée superficielle, étroitement bourgeoise, d'une action de la culture par elle-même. Un tel point de vue n'explique pas assez complètement, n'explique pas dans un sens matérialiste, mais dans un sens idéaliste, les racines de la religion. Dans les pays capitalistes actuels, ces racines sont surtout SOCIALES» (Lénine, «De l'attitude du parti ouvrier à l'égard de la religion», Oeuvres, tome 15, p.436).

Voilà un exemple d'application du matérialisme dans le «domaine des sciences sociales»! Voilà la différence entre le matérialisme bourgeois et le matérialisme dialectique! Voilà, surtout, la raison pour laquelle nous avons défini la révolution darwiniste seulement comme une étape de la pensée matérialiste, même si le darwinisme est capable, à la lumière des dernières acquisitions de la biochimie, d'expliquer l'évolution du monde biologique de façon matérialiste! Le texte de Lénine montre l'impuissance du matérialisme bourgeois à expliquer les phénomènes sociaux.

Le savant matérialiste contemple la masse de documents qui confirment l'écrasante défaite de la religion sur le terrain critique et doctrinal, et il est stupéfait de constater que sur le terrain social, c'est la science qui est battue dans la lutte contre l'influence de la religion sur les esprits. Il est incapable de discerner les «racines» de la religion parce que, s'il étudie la nature de façon matérialiste, il s'obstine au contraire à considérer les faits sociaux de façon idéaliste, comme s'ils étaient la mise en oeuvre de telles ou telles idées. Il faut renverser complètement cette méthode et considérer «ce que pensent» les gens comme une conséquence de ce qu'ils sont socialement».

«La situation sociale défavorisée des masses travailleuses, leur apparente impuissance totale devant les forces aveugles du capitalisme, qui cousent, chaque jour et à toute heure, mille fois plus de souffrances horribles, de plus sauvages tourments aux humbles travailleurs, que les événements exception-

*nels tels que guerres, tremblements de terre, etc, c'est là qu'il faut rechercher aujourd'hui les racines les plus profondes de la religion. "La peur a créé les dieux". La peur devant la force aveugle du capital, aveugle parce que ne pouvant être prévue par les masses populaires, qui, à chaque instant de la vie du prolétaire et du petit patron, menace de lui porter, et lui apporte, la ruine «subite», «inattendue», «accidentelle», qui cause sa perte, qui en fait un mendiant, un déclassé, une prostituée, le réduit à mourir de faim, voilà les racines de la religion moderne que le matérialiste doit avoir en vue, avant tout et par dessus tout, s'il ne veut pas demeurer un matérialiste primaire. Aucun livre de vulgarisation n'expurgera la religion des masses abruties par le baignoire capitaliste, assujetties aux forces destructrices aveugles du capitalisme, aussi longtemps que ces masses n'auront pas appris à lutter de façon cohérente, organisée, systématique et consciente contre ces racines de la religion, **contre le règne du capital** sous toutes ses formes »(op. cit.).*

Les grandes victoires remportées par la pensée matérialiste, à l'époque de la révolution copernicienne et de la fondation de la mécanique céleste moderne, comme il y a cent ans à l'époque de la révolution darwinienne, ne sont que des victoires partielles. La lutte séculaire devait entrer sur le terrain théorique et critique dans sa bataille finale, lorsque le communisme révolutionnaire, personnifié par Marx et Engels, entama la plus grande des révolutions intellectuelles en appliquant le matérialisme à l'étude des formes sociales et des lois qui président à leur succession. Il ne suffisait pas de chasser dieu du ciel, il ne suffisait pas de le chasser de la Terre, il fallait encore le chasser de la société. C'est pourquoi Engels, sur la tombe de Karl Marx, s'exprimait ainsi:

«De même que Darwin a découvert la loi du développement de la nature organique, Marx a découvert la loi du développement de l'histoire humaine, c'est-à-dire le fait élémentaire, caché jusqu'ici sous les voiles de l'idéologie, selon lequel les hommes doivent avant tout manger, boire, avoir un lit et se vêtir, avant de s'occuper de politique, de science, d'art, de religion, etc, et donc qu'en conséquence, la production des moyens de production, et avec celle-ci, le degré de développement économique d'un peuple et d'une époque constituent à chaque instant la base sur laquelle se développent les institutions étatiques, les conceptions juridiques, l'art et aussi les idées religieuses des hommes; et que c'est elle qui doit expliquer ces dernières, et non l'inverse, comme cela avait été le cas jusqu'alors».

C'est donc dans le marxisme que se conclue victorieusement la longue et difficile lutte du matérialisme contre l'idéologie et la religion, du matérialisme devenu matérialisme dialectique. Mais si la lutte est gagnée sur le terrain de la critique, elle est encore ouverte sur le terrain social. Si la base de la religion dans les pays capitalistes est le mode de production capitaliste des moyens matériels, sa suppression dans la conscience des masses dépend de la révolution sociale. Cela ne signifie pas que les communistes marxistes

renoncent à la propagande athéiste. Eviter d'attaquer la religion ou réduire la propagande athéiste au niveau d'un morne anticléricalisme de peur de perdre quelque mandat parlementaire est typique des renégats du mouvement communiste. Mais les communistes marxistes subordonnent la lutte religieuse à leur tâche fondamentale, au «développement de la lutte de classe des masses exploitées contre leurs exploités».

Sous le capitalisme, dans les terribles conditions où vit désormais presque toute l'espèce humaine, écrasée par le pouvoir tyrannique du Capital, et perpétuellement terrorisée par le spectre de la guerre, la lutte entre religion et science est condamnée à se conclure par la défaite de la science, en dépit de tous ses progrès et de toutes ses découvertes. C'est l'oppression du travail salarié qui engendre la religion, c'est le désespoir, la peur de la misère et de la mort civile, surtout la fausse conviction qu'on ne peut rien contre la toute-puissance du Capital. C'est l'enfer social qui engendre irrésistiblement l'aspiration à un paradis céleste. Si les masses n'étaient pas sujettes à de tels sentiments de pessimisme et de désespoir, les menaces et les promesses grotesques des prêtres ne rencontreraient aucun écho. Seul l'ouvrier politiquement éduqué, qui a appris à lutter contre le capitalisme, comprend qu'il n'a plus besoin de dieu et acquiert une mentalité scientifique.

La lutte pour le triomphe de la science sur la superstition religieuse, entamée il y a 4 siècles se terminera par la révolution communiste. Celui qui n'est pas un matérialiste dialectique ne pourra jamais comprendre qu'il appartient à la classe inculte, à la classe productrice des moyens matériels d'existence, d'assurer la victoire de la science.

AUX EDITIONS PROGRAMME

EN FRANCAIS

Série «Les textes du Parti Communiste International»

1. Communisme et fascisme	7 €
2. Parti et classe	3 €
3. Les Fondements du communisme révolutionnaire	épuisé
4. Eléments d'orientation marxiste	2 €
5. «La Maladie infantile», condamnation des futurs renégats (sur la brochure de Lénine «La maladie infantile du communisme»)	15 €
6. Force, violence, dictature dans la lutte de classe	épuisé
7. Défense de la continuité du programme communiste (224 pages dans lesquelles sont reproduits les textes fondamentaux de notre courant publiés de 1920 à nos jours)	7,5 €
8. Dialogue avec Staline (réfutation des théories staliniennes sur le socialisme en URSS)	4,5 €
9. Bilan d'une Révolution (192 pages sur la question russe)	9 €
10. Eléments de l'économie marxiste	9 €

Brochures « le prolétaire »

5. Question féminine et lutte de classe	1 €
6. Socialisme prolétarien contre socialisme petit-bourgeois	1 €
7. La grève des nettoyeurs du métro (leçons et bilan)	1 €
8. Violence, terrorisme et lutte de classe	1 €
10. Postiers en lutte (grève de 78 à Créteil et dans les centres de tri)	1 €
11. Auschwitz ou le grand alibi	1 €
12. Solidarité prolétarienne contre le contrôle de l'immigration	1 €
13. Le marxisme et l'Iran	1 €
14. Foyers de travailleurs immigrés: enseignements de 6 ans de lutte	1 €
16. Pour des revendications et des méthodes de classe (Orientation pratique d'action syndicale)	1 €
17. De la crise de la société bourgeoise à la révolution communiste mondiale (Manifeste du P.C. International - 1981)	1,5 €
18. Vive la lutte des ouvriers polonais!	1 €
19. La question parlementaire dans l'Internationale Communiste	2 €
20. Ex-Yougoslavie: Contre toutes les alternatives bourgeoises, nationalistes, fédéralistes, démocratiques	0,5 €
21. Lénine sur le chemin de la révolution	1,5 €
22. Marxisme et science bourgeoise	1,5 €
23. Yougoslavie. L'opposition réelle aux interventions militaires et aux actes de guerre réside dans la lutte révolutionnaire du prolétariat et dans sa réorganisation classiste et internationaliste contre toute forme d'oppression bourgeoise	

et de nationalisme	1,5 €
24 Mai-Juin 68: Nécessité du parti politique de classe	1 €
25. Fascisme, antifascisme et lutte prolétarienne	1,5 €
26 A propos de la polémique sur notre texte. Auschwitz ou le grand alibi: ce que nous nions et ce que nous affirmons	1,5 €
27 Algérie: Seule la classe prolétarienne pourra mettre fin à la misère et à l'exploitation en abattant le capitalisme et l'Etat bourgeois!	1,5 €

Suppléments au « prolétaire »

- Mouvements revendicatifs et socialisme	1 €
- Nouvelle-Calédonie: indépendance immédiate et sans condition !	1 €
- Pour un anti-racisme prolétarien	1 €
- Révolution et contre-révolution en Russie	1 €
- L'antifascisme démocratique un mot d'ordre antiprolétarien	0,5 €
- Mai-Juin 68: Nécessité du parti politique de classe	1 €
- Algérie: Les enseignements du «Mouvement de Printemps» (1981)	1 €

Série «Les cahiers d'el-Oumami»

1. Le syndicalisme en Algérie (1919-1979)	1 €
2. La situation politique en Algérie et les tâches des révolutionnaires (1981)	1 €
3. Critique de la théorie de la «Révolution nationale-démocratique de type nouveau»	1 €

Revue théorique « Programme communiste »

- Numéros 1 à 50 (disponibles uniquement en photocopies)	2 à 3 € le numéro
- Numéros 51 à 57	2 €
- Numéro 58 (112 pages)	4 €
- Numéros 59 à 88	2 €
- Numéro 89	3 €
- Numéros 90 à 96	4 €

Série des éditions Prométhée

- Terrorisme et communisme, Léon Trotsky	7,5 €
--	-------

EN ITALIEN

- Storia della Sinistra Comunista: vol. I (1912-1919)	15 €
vol. I bis (raccolta di scritti 1912-1919)	4,5 €
vol. II (1919-1920)	18 €
vol. III (1920-1921)	épuisé
- Struttura economica e sociale della Russia d'oggi	22,5 €
- Classe Partito Stato nella teoria marxista	1,5 €
- O preparazione rivoluzionaria o preparazione elettorale	épuisé

I testi del partito comunista internazionale

1. Tracciato d'impostazione. I fondamenti del	
---	--

comunismo rivoluzionario	2 €	1. Los fundamentos del comunismo revolucionario	4 €
2. In difesa della continuità del programma comunista	épuisé	2. Fuerza, violencia, dictadura en la lucha de clase	4 €
3. Elementi dell'economia marxista - Sul metodo dialettico	épuisé	3. Partido y clase	épuisé
4. Partito e classe	2 €	El Programa Comunista	
5. «L'estremismo, malattia infantile del comunismo», condanna dei futuri rinnegati	2 €	- n°1 à 38, n°40	2 €
6. Per l'organica sistemazione dei principi comunisti	épuisé	- n°39 (Manifesto del P.C.I.: De la crisis de la sociedad burguesa a la revolucion comunista mundial)	2 €
7. Lezioni delle controrivoluzioni	2 €	- n° 41, 42, 43	3 €

Quaderni del Programma Comunista

- Il mito della pianificazione socialista in Russia	1,5 €
- Il «rilancio dei consumi sociali» ovvero l'elisir di lunga vita dei dottori dell'opportunismo. Armamenti: un settore che non andrà mai in crisi	1,5 €
- Il proletariato e la guerra	1,5 €
- La crisi del 1926 nel partito russo e nell'Internazionale	1,5 €

Reprint « il comunista »

- Marxismo e scienza borghese	2 €
- La lotta di classe dei popoli non bianchi	1,5 €
- La successione delle forme di produzione nella teoria marxista	6 €
- Trotsky: Insegnamenti dell'Ottobre. Insegnamenti della Comune	4,5 €
- La funzione storica delle classi medie e dell'intelligenza (1925)	2 €
- Abaco della economia marxista	2 €
- Lotta di classe e questione femminile	2 €
- La teoria marxista della moneta	2 €
- Il proletariato e la seconda guerra mondiale	2 €
- Antimilitarismo di classe e guerra	4 €

Altri opuscoli

- Il terrorismo e il tormentato cammino della ripresa generale della lotta di classe	1,5 €
- La lotta di classe ridivampa in Europa col poderoso moto proletario polacco (1980)	1,5 €
- Il marxismo e l'Iran (1980)	1,5 €
- Dalla crisi della società borghese alla rivoluzione comunista mondiale (Il manifesto del P.C. Internazionale, 1981)	2 €
- Punti di orientamento e direttive pratiche di azione sindacale	1,5 €
- Avanti verso la rivoluzione comunista mondiale (1981)	1,5 €
- Non pacifismo, antimilitarismo di classe!	1,5 €

EN ANGLAIS

- The fundamentals of Revolutionary Communism	4,5 €
- Party and Class	4,5 €
Communist Program Ns 1 to 7	3 €
The Party's Programme	1,5 €
EN ESPAGNOL	

1. Los fundamentos del comunismo revolucionario	4 €
2. Fuerza, violencia, dictadura en la lucha de clase	4 €
3. Partido y clase	épuisé
El Programa Comunista	
- n°1 à 38, n°40	2 €
- n°39 (Manifesto del P.C.I.: De la crisis de la sociedad burguesa a la revolucion comunista mundial)	2 €
- n° 41, 42, 43	3 €
- La epopeya del proletariado boliviano (la lucha de clase en Bolivia hasta 1981)	1,5 €
EN ALLEMAND	
1. Die Frage der revolutionären Partei	3 €
2. Revolution und Konterrevolution in Russland	3 €
3. Der Kampf gegen den alten und heutigen Revisionismus	2 €
4. Die Grundlagen des revolutionären Kommunismus	3 €
5. Was heisst, den Marxismus zu verteidigen?	4 €
6. Gewalt und Diktatur im Klassenkampf	3 €
Kommunistisches Programm (Theoretische Zeitschrift der IKP, bis Nummer 28)	3 €
EN ARABE	
- Pour le parti ouvrier indépendant	1 €
- Thèses caractéristiques du parti	1,5 €
- Les communistes et la question de la liberté politique	1,5 €
- Manifeste du P.C. International	2 €
- Ce qui distingue notre parti	1 €
EN PORTUGUAIS	
1. Teses características do partido	1,5 €
2. Lições das contra-revoluções	1,5 €
3. Os fundamentos do comunismo revolucionario	1,5 €
- As lutas de classe em Portugal de 25 de Abril a 25 de Novembro	1,5 €
EN TURC	
- Komünist partisi manifestosu (Karl Marx Friedrich Engels)	1,5 €
- Rusya'da devrim ve karsi-devrim	1 €
- Bulletin Enternationalist Proleter (3 nos parus)	1 €
EN HOLLANDAIS	
- Het demokratisch principe	1 €
EN POLONAIS	
- W Polsce tak samo walka klasy robotniczej	1,5 €
EN PERSE	
- Retour au programme communiste révolutionnaire. Ce qu'est et ce que veut le PCInt.	1,5 €
- Les fedayins et la question de l'Etat	1 €
EN GREC	
- Parti et classe	3 €
EN DANOIS / SUEDOIS	
1. Marxismens grundtraek-Partiets karakteristiske teser	3 €

2. Vad är och vad vill det Internationella Kommunistiska Partiet	3 €	materialismo (198 p.)	6 €
AUX EDITIONS «ISKRA»		- Scritti e discorsi sulla rivoluzione in Cina 1927 (Trotsky, Vujovic, Zinoviev) (299 p.)	9 €
- Economia marxista ed economia contro-rivoluzionaria (263 p.) - A. Bordiga	9 €	- Relazione del P.C. d'Italia al IV congresso dell'Internazionale comunista, nov. 1922 (124 p.)	6 €
- I fattori di razza e nazione nella teoria marxista (175 p.) - A. Bordiga	6 €	- La storia di Big Bill (L'autobiografia del principale rappresentante degli IWW) (376 p.)	9 €
- Imprese economiche di pantalone (153 p.) - A. Bordiga	6 €	AUX «EDIZIONI SOCIALI»	
- Proprietà e capitale (202 p.) - A. Bordiga	6 €	- Dialogato con Stalin - A. Bordiga	4,5 €
- Mai la merce sfamerà l'uomo (306 p.) - A. Bordiga	9 €	- Dialogato coi Morti - A. Bordiga	épuisé
- Lettere di Engels sul materialismo storico (1889/95) (130 p.)	6 €	- La tattica del Comintern 1926 - 1940 (O. Perrone)	épuisé
- Plechanov: Contributi alla storia del		- La sinistra comunista nel camino della Rivoluzione	7,5 €

Vient de paraître : «Communisme et Fascisme»

(140 pages - Prix 7 €)

Au sommaire de cette ré-édition:

Préface - Introduction - La fonction de la social-démocratie en Italie («Il comunista» du 6 février 1921) - **Les sociaux-démocrates et la violence** («Il comunista» du 12 avril 1921) - **Les voies qui conduisent au «noskisme»** («Il comunista» du 14 juillet 1921) - **Le fascisme** («Il comunista» du 17 novembre 1921) - **Le programme fasciste** («Il comunista» du 27 novembre 1921) - **Du gouvernement** («Il comunista» du 2 décembre 1921) - **Le rapport des forces sociales et politiques en Italie** («Rassegna comunista» des 30 septembre et 31 octobre 1921) - **Rapport de A. Bordiga sur le fascisme au IVème Congrès de l'Internationale Communiste** (2ème séance - 16 novembre 1922) - **Rome et Moscou** («Il lavoratore» du 17 janvier 1923) - **Rapport de A. Bordiga sur le fascisme au Vème Congrès de l'Internationale Communiste** (23ème séance - 2 juillet 1924) - **Annexe: Les tâches du parti communiste face à la crise de la société capitaliste italienne** (Rapport d'A. Gramsci au C.C. du P.C.I.; «L'Unita» du 26 août 1924)

PAIEMENT :

Par mandat ou chèque à l'ordre de: **DESSUS (sans autre mention), envoyé à notre adresse de Lyon, ci-dessous.**

Commandes à notre adresse: **Editions Programme, 3 Rue Basse Combalot 69007 Lyon (France)**

FRAIS DE PORT NON COMPRIS (tarif économique: 10% en sus; par avion: nous consulter).

AVERTISSEMENT: LES TEXTES EPUISÉS OU EN VOIE D'ÉPUISEMENT NE PEUVENT ÊTRE FOURNIS QU'EN PHOTOCOPIES.

ORGANES PERIODIQUES DU PARTI COMMUNISTE INTERNATIONAL

- **«le prolétaire»** : Journal bimestriel en français - Prix de l'exemplaire: 1€; 3FS; £ 1

- **«Il comunista»** : Journal bimestriel en italien - Prix de l'exemplaire: 1,5€; 5FS; £ 1,5

- **«programme communiste»** : Revue théorique - Prix de l'exemplaire : 4 €; 10 FS; £ 3; Am. latine: 1 US\$; USA et Cdn: 4 US \$.

- **«el programa comunista»** : Revue théorique en espagnol - Prix de l'exemplaire : 3€; 8 FS; 2 £; Am. latine: 1 US\$; USA et Cdn: 3 US \$

« programme communiste »

(Revue théorique du parti communiste international)

Sommaire des derniers numéros parus

No 79 (avril 1978)

Défendre le marxisme, c'est défendre l'arme de la lutte d'émancipation du prolétariat / **Sur le fil du temps; Le prolétariat et la guerre: Socialisme et nation - Guerre impérialiste et guerre révolutionnaire / La crise de 1926 dans le PC russe et l'Internationale (8) / L'Afrique, proie des impérialismes (3) / Nouvelles des faux socialistes: A l'Est comme à l'Ouest, la course à la productivité accroît l'exploitation - Socialisme ou production individuelle?**

No 80 (juillet 1979)

L'Europe dans la perspective révolutionnaire communiste / Il y a 60 ans naissait la Troisième Internationale / **Le long calvaire de la transformation des paysans palestiniens en prolétaires / La paix israélo-égyptienne et la nouvel ordre impérialiste au Moyen-Orient / Les «revendications transitoires» dans la tactique communiste (1) / Sur le fil du temps; Le prolétariat et la guerre: La guerre révolutionnaire prolétarienne- Le roman de la guerre sainte. Etat prolétarien et guerre.**

No 81 (décembre 1979)

Souviens-toi des deux guerres impérialistes! / Les revendications transitoires dans la tactique communiste (2) / **L'Afrique, proie des impérialismes (4) / Le programme des «Fedayin» iraniens, ou les limites du démocratisme / Marcuse, prophète du bon vieux temps**

No 82 (avril 1980)

L'Ere des guerres et des révolutions / Le rôle de la nation dans l'histoire / **L'Afrique, proie des impérialismes (5) / L'Ulster, dernière colonie anglaise.**

No 83 (juillet 1980)

La lutte de classe est plus vivante que jamais! / **La Gauche italienne et la tactique de l'Internationale (projet de Thèses présenté au Vè congrès de l'IC) / Le rôle contre-révolutionnaire de la démocratie en Espagne et en Amérique latine / La fin de la phase révolutionnaire bourgeoise dans le «Tiers-Monde» / Note de lecture: Léon Trotsky: terrorisme et communisme - P. Frank manipule l'histoire.**

No 84-85 (mars 1981)

La Pologne confirme: besoin de l'organisation - besoin du parti / **Les perspectives de l'après-guerre / Les communistes et les luttes ouvrières («Que faire?» hier et aujourd'hui) / Trotsky, la fraction de gauche du PC d'Italie et les «mots d'ordre démocratiques» / L'extrême-gauche «anti-sioniste» et la question palestinienne / Un mythe usé: le socialisme à l'Est.**

No 86 (août 1981)

Mitterrand président / La Pologne, point névralgique de l'impérialisme mondial / **Cours de l'impérialisme mondial (6) / Les bases du militantisme communiste / Histoire de la Gauche communiste: Le processus de formation des sections nationales de l'I.C. (1. le PCA) / Les «trotskistes» contre Trotsky.**

No 87 (décembre 1981)

La guerre impérialiste et la lutte de classe frappent à la porte de l'Europe / Les populations immigrées en Grande-Bretagne / **Le processus de formation des sections nationales de l'I.C. (2. le PCF) / Après l'assassinat de Sadate / A propos de la révolution sandiniste / Dernière minute: l'état de siège en Pologne.**

No 88 (mai 1982)

Après la Pologne, où en est la reprise de classe internationale? / La signification de la tentative avortée d'ouverture démocratique en Pologne / Cronstadt: une tragique nécessité / Le mouvement syndical en France de 1900 à 1908 / Aperçus de la situation au Brésil.

No 89 (mai 1987)

«Programme communiste» reprend sa publication / Nous aurons les lendemains que nous aurons su préparer / **Rapport du centre international à la Réunion Générale de juillet 1982 / La religion: appui ou obstacle à la lutte de classe? (Considérations à propos de la théologie de la libération - prêtres et marxisme - Théologie de la libération - En marge du synode des évêques)**

No 90 (septembre 1988)

Impérialisme, chauvinisme et anti-im-

périalisme de classe / **La guerre impérialiste dans le cycle bourgeois et dans l'analyse marxiste (1)** / La reconquête du patrimoine théorique et politique de la Gauche communiste passe aussi par la réappropriation de la praxis de parti correcte / Histoire et conditions de la classe ouvrière japonaise dans le second après-guerre.

No 91 (juin 1990)

A l'Est: derrière l'omniprésente revendication de la démocratie, mûrit malgré tout la reprise de la lutte prolétarienne de classe / **Cours de l'impérialisme mondial (7) / La guerre impérialiste dans le cycle bourgeois et dans l'analyse marxiste (2) / Sur le fil du temps; Capitalisme classique et socialisme romantique - L'Ours et son grand roman.**

No 92 (novembre 1991)

La guerre du Golfe démontre que les Etats bourgeois sont de plus en plus poussés à résoudre leurs contradictions par la guerre / Le capitalisme soviétique en crise / **Points sur la question de la lutte immédiate et des organismes prolétariens indépendants (1) / La guerre impérialiste dans le cycle bourgeois et dans l'analyse marxiste (3).**

No 93 (mars 1993)

Marxisme et écolo-socialisme: deux conceptions antagoniques de classes aux intérêts opposés / Histoire de la Gauche Communiste. Vers le Parti Communiste d'Italie, section de l'Internationale Communiste / Vers le parti communiste / **Le capitalisme soviétique en crise (2) / Points sur la questions de la lutte immédiates et des organismes indépendants (2) / La portée de la scission de 1952 dans le Partito Comunista Internazionale**

No 94 (mai 1995)

Le nouveau désordre mondial. De la guerre froide à la paix froide et, en perspective, vers la troisième guerre mondiale / **Histoire de la Gauche Communiste. La naissance du Parti Communiste d'Italie (1) / La question de la reprise de la lutte de classe du prolétariat et les tâches des communistes (Réunion de San Donà - déc. 1992) (1) / Le capitalisme soviétique en crise (Fin)** / C'est ainsi qu'est codifié le marxisme agraire / A la mémoire d'un camarade de la vieille garde: Ricardo Salvador / Sur le fil du temps: La batrachomyomachie

No 95 (mai 1997)

Aux prolétaires d'aujourd'hui, Aux combattants de demain / **Histoire de la Gauche Communiste. La naissance du Parti Communiste d'Italie (2) / La question de la reprise de la lutte de classe du prolétariat et les tâches des communistes (Réunion de San Donà - déc. 1992) (2)** / Sur le fil du temps: Parodie de la praxis / Question kurde: Emancipation populaire ou prolétarienne / Mysticisme florentin / Notes de lecture

No 96 (octobre 1998)

La perspective du communisme trouve dans l'Octobre bolchévique une formidable confirmation. Leçon historique et internationale de la révolution prolétarienne et de la contre-révolution bourgeoise / *Les grandes questions historiques de la révolution en Russie.* La Russie dans l'histoire mondiale, dans la Grande Révolution et dans la société contemporaine / Repli et déclin de la révolution bolchévique / Annexe. Co-rapport de Zinoviev au XIVe Congrès du P.C.R. (décembre 1925) / *Sur le fil du temps.* Danse des fantoches: de la conscience à la culture / **La question de la reprise de la lutte de classe du prolétariat et les tâches des communistes (Réunion de San Donà - déc. 1992) (fin)** / Notes sur les thèses sur les questions d'organisation (1964) / *Les trotskystes et la nature de l'URSS.* La charlatanerie des Spartacistes / *Notes de lecture.* Parution du quatrième tome de la Storia della Sinistra Comunista

No 97 (mars 2000)

Le rôle contre-révolutionnaire de l'opportunisme / **Propriété et capital (1) - Encadrement dans la doctrine marxiste des phénomènes du monde contemporain / Eléments de l'histoire de la Fraction de Gauche à l'étranger (de 1928 à 1935) (1) / Histoire de la Gauche Communiste. La naissance du Parti Communiste d'Italie (3)** / Annexes à l'«Histoire de la Gauche Communiste» - Les abstentionnistes et la fraction communiste: la valeur de la discipline («Il Comunista» n° 3 - 28/11/1920) - L'opportunisme international («Il Comunista» n° 9 - 9/1/1921) - Les unitaires ne sont pas communistes («Il Comunista» n° 7 - 26/12/1920) / Notes de lecture - «Aufheben» - Marc Laverne et le Courant Communiste International - «(Dis)continuité»

Programme du Parti Communiste International

Le Parti Communiste International est constitué sur la base des principes suivants, établis à Livourne en 1921 à la fondation du Parti Communiste d'Italie (section de l'Internationale Communiste):

1. Une contradiction toujours croissante entre les forces productives et les rapports de production va se développant dans la société capitaliste actuelle, entraînant l'antagonisme d'intérêts et la lutte de classe entre le prolétariat et la bourgeoisie dominante.

2. Les rapports de production actuels sont protégés par le pouvoir de l'Etat bourgeois. Quels que soient la forme du système représentatif et l'usage fait de la démocratie électorale, l'Etat bourgeois constitue toujours l'organe de défense des intérêts de la classe capitaliste.

3. Le prolétariat ne peut ni briser ni modifier le système des rapports capitalistes de production dont son exploitation dérive sans abattre le pouvoir bourgeois par la violence.

4. L'organe indispensable de la lutte révolutionnaire du prolétariat est le parti de classe. Regroupant en son sein la fraction la plus avancée et la plus résolue du prolétariat, le Parti Communiste unifie les efforts des masses laborieuses en les dirigeant, de la lutte quotidienne pour des intérêts partiels et des résultats contingents, vers la lutte générale pour l'émancipation révolutionnaire du prolétariat. Le parti a pour tâche de diffuser la théorie révolutionnaire dans les masses, d'organiser les moyens d'action, de diriger la classe laborieuse dans le développement de la lutte en assurant la continuité historique et l'unité internationale du mouvement.

5. Après le renversement du pouvoir capitaliste, le prolétariat ne pourra s'organiser en classe dominante qu'en détruisant le vieil appareil d'Etat et en instaurant sa propre dictature, c'est-à-dire en privant de tout droit et de toute fonction politique la bourgeoisie et les membres de la classe bourgeoise tant qu'ils survivront socialement, et en fondant les organes du nouveau régime sur la seule classe productive. Le parti communiste, dont la caractéristique consiste dans la réalisation de ce but fondamental, représente, organise et dirige sans partage la dictature prolétarienne. La défense nécessaire de l'Etat prolétarien contre toutes les tentatives contre-révolutionnaires ne peut être assurée qu'en enlevant à la bourgeoisie et aux partis ennemis de la dictature prolétarienne tout moyen d'agitation et de propagande politique et en dotant le prolétariat d'une organisation armée pour repousser toute attaque intérieure ou extérieure.

6. Seule la force de l'Etat prolétarien pourra intervenir systématiquement dans les rapports de l'économie sociale en réalisant toutes les mesures successives qui assureront le remplacement du système capitaliste par la gestion collective de la production et de la distribution.

7. Cette transformation de l'économie, et par conséquent de toutes les activités de la vie sociale, aura pour effet d'éliminer progressivement la nécessité de l'Etat politique dont l'appareil se réduira peu à peu à celui de l'administration rationnelle des activités humaines.

* * * * *

La position du parti devant la situation du monde capitaliste et du mouvement ouvrier après la seconde guerre mondiale se base sur les points suivants:

8. Dans la première moitié du XXème siècle, le développement du capitalisme a vu, dans le domaine économique, l'apparition de syndicats patronaux regroupant les

employeurs dans un but de monopole, et des tentatives de contrôler et de diriger la production et les échanges selon des plans centraux, allant jusqu'à la gestion de secteurs entiers de la production par l'Etat; dans le domaine politique, le renforcement du potentiel policier et militaire de l'Etat et les formes totalitaires de gouvernement. Il ne s'agit pas là de types nouveaux d'organisation sociale constituant une transition du capitalisme au socialisme, encore moins d'un retour à des régimes politiques pré-bourgeois; il s'agit au contraire de formes précises de gestion encore plus directe et plus exclusive du pouvoir et de l'Etat par les forces les plus développées du capital.

Ce processus exclut des interprétations pacifistes, évolutionnistes et progressistes du développement du régime bourgeois et confirme les prévisions marxistes sur la concentration et l'alignement antagonique des forces de classe. Pour que ses énergies révolutionnaires puissent se renforcer et se concentrer avec un potentiel correspondant, le prolétariat doit repousser la revendication d'un retour illusoire au libéralisme démocratique ainsi que la demande de garanties légales, et ne pas les admettre comme moyen d'agitation; et il doit liquider historiquement la méthode des alliances du parti révolutionnaire de classe pour des buts transitoires, que ce soit avec des partis bourgeois ou petits-bourgeois, ou avec des partis pseudo-ouvriers à programme réformiste.

9. Les guerres impérialistes mondiales démontrent que la crise de désagrégation du capitalisme est inévitable du fait que celui-ci est entré définitivement dans la période où son expansion n'exalte plus historiquement l'accroissement des forces productives, mais lie leur accumulation à des destructions répétées et croissantes. Ces guerres ont provoqué des crises multiples et profondes au sein de l'organisation mondiale des travailleurs, car les classes dominantes sont parvenues à leur imposer la solidarité nationale et militaire dans l'un ou l'autre des deux camps. La seule alternative historique à opposer à cette situation est la reprise de la lutte de classe à l'intérieur de chaque pays jusqu'à la guerre civile des masses laborieuses pour renverser le pouvoir de tous les Etats bourgeois et des coalitions mondiales, avec la reconstitution du parti communiste international comme force autonome face à tous les pouvoirs politiques et militaires organisés.

10. L'Etat prolétarien, dans la mesure même où son appareil est un instrument et une arme de lutte dans une époque historique de transition, ne tire pas sa force organisationnelle de règles constitutionnelles ni de schémas représentatifs quelconques. L'expression historique la plus haute d'une telle organisation a été jusqu'à présent celle des conseils de travailleurs née au cours de la révolution russe d'octobre 1917 dans la période où la classe ouvrière s'organisait militairement sous la direction exclusive du parti bolchévique, et où étaient à l'ordre du jour la conquête totalitaire du pouvoir, la dissolution de l'Assemblée constituante, la lutte pour repousser les attaques extérieures des gouvernements bourgeois et pour écraser la rébellion intérieure des classes vaincues, des couches moyennes et petites-bourgeoises et des partis opportunistes qui, dans les phases décisives, sont les alliés inévitables de la contre-révolution.

11. La défense du régime prolétarien contre les dangers de la dégénérescence contenus dans les succès et les reculs possibles de l'oeuvre de transformation économique et sociale - dont la réalisation intégrale est inconcevable dans les limites d'un seul pays - ne peut être assurée que par une coordination constante entre la politique de l'Etat ouvrier et la lutte unitaire internationale, incessante en temps de paix comme en temps de guerre, du prolétariat de chaque pays contre sa bourgeoisie et son appareil étatique et militaire. Cette coordination ne peut être assurée qu'au moyen du contrôle politique et programmatique du parti communiste mondial sur l'appareil de l'Etat où la classe ouvrière a conquis le pouvoir.